REPORTAGE
Femmes maestros

SOCIÉTÉ
Terre-Neuviennes de A à Z

TÊTE-À-TÊTE
Lise Payette

SEPTEMBRE -OCTOBRE 2010

Gazette DES FEMMES

www.placealegalite.gouv.qc.ca
Tout sur la condition des femmes d'ici et d'ailleurs

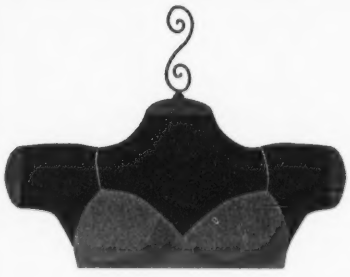
HYPERSEXUALISATION

La quête d'un temps nouveau

Envoi de Poste-publications — n° de convention 40069512 - Port de retour garanti
Service aux abonnements, 4380, rue Garand, Saint-Laurent (Québec) H4R 2A3
Septembre-octobre 2010, vol. 32, n° 2 CONSEIL DU STATUT DE LA FEMME

Daniel Lanteigne

HF Photo inc.



DOSSIER

9 HYPERSEXUALISATION
LA QUÊTE D'UN TEMPS NOUVEAU

Regard neuf sur un phénomène social qui a été très médiatisé et source des plus vives réactions. La colère estompée, place à l'action pour donner la parole aux jeunes femmes et aider filles et garçons à développer leur esprit critique.

11 La mode sexualisée : symptôme d'un malaise

14 Derrière l'image

17 La mode *in vivo*

20 Des idées pour mieux éduquer

6 **La baguette des femmes**
Elles imposent leur rythme, ordonnent le tempo et tendent à établir un équilibre… entre les sexes au sein de leur profession. Fonceuses, les chefs d'orchestre!

22 **Mes Terre-Neuviennes de A à Z**
Petite dernière à joindre la Confédération canadienne en 1949, Terre-Neuve est un coin de paradis oublié, éloigné certes, mais unique. La journaliste Jacinthe Tremblay a concocté un abécédaire pour nous faire découvrir des Terre-Neuviennes en mouvement…

27 **La belle aventure**
Que pense Lise Payette des politiciennes d'aujourd'hui? Entretien avec cette femme d'influence et auteure d'une édition bonifiée de l'ouvrage *Le pouvoir? Connais pas!*

30 **ÉVA CIRCÉ-CÔTÉ**
Une étoile dans le noir
Si Éva vivait aujourd'hui, ses idées progressistes et révolutionnaires seraient tout à fait en phase avec son époque. Portrait d'une journaliste en avant de son temps.

RUBRIQUES

3 LA RÉDACTION VOUS PROPOSE | **4** BOÎTE AUX LETTRES | **5** MOT DE LA PRÉSIDENTE | **24** MONDE | **32** BOUQUINS | **34** PERSPECTIVE CSF | **35** BILLET

Claudel Huot

LA SEMPITERNELLE QUESTION

Je suis féministe. Je suis une femme autonome qui tente, sur le chemin de la vie, de s'affranchir des nombreux diktats auxquels nous sommes soumises depuis toujours. Accorder sa priorité à la beauté intérieure plutôt qu'à l'apparence, ce n'est pas tous les jours facile!

Régulièrement confrontées à la pression de nous conformer à des modèles de minceur, de beauté et de perfection corporelle quasi inatteignables, plusieurs d'entre nous sommes constamment en train de nous évaluer, de nous comparer et de résister. Indéniablement, la mode nous intéresse... et nous influence. Et vice-versa. À entendre les spécialistes consultés par la *Gazette*, la mode en dit aussi beaucoup sur les valeurs qui animent notre société. Bien qu'elle soit par définition éphémère, elle n'est jamais banale. Ce qui donne à penser que notre réel pouvoir réside dans la conscience et l'esprit critique.

Mais lorsqu'il s'agit de nos filles, le sujet est délicat. La mienne, cette belle grande rousse qui a maintenant atteint la majorité, m'a contrainte plus d'une fois à me poser la sempiternelle question : lui laisser le droit de se vêtir comme elle veut ou intervenir afin de lui éviter d'être perçue comme un objet sexuel? Aujourd'hui, ses préoccupations pour la préservation de l'environnement, la survie de la planète, l'interdépendance des êtres humains et le respect des autres

se reflètent dans sa tenue vestimentaire. Audrey magasine au Village des valeurs. Elle est fière de porter des vêtements qui ont fait les beaux jours d'autres personnes et qui, de surcroît, lui confèrent un style unique. Mais certains soirs, quand, avec ses amies, elle se poudre le nez deux fois plutôt qu'une, qu'elle consacre un temps fou à sa mise en beauté teintée d'un look sexy en vue de l'une de ses soirées prometteuses, je fais de nouveau face au dilemme. Et toujours, je suis divisée : après toutes ces luttes féministes, n'est-ce pas son droit le plus légitime de se vêtir et d'agir comme elle l'entend, et ce, sans crainte de se faire juger ou agresser? Oui, mais... Mais quoi? Il reste que certains perçoivent encore le corps des femmes comme un objet que l'on peut s'approprier au gré de sa volonté. Donc, j'interviens. Et nous en discutons.

Avec ce dossier *Hypersexualisation. La quête d'un temps nouveau*, nous avons souhaité analyser un phénomène social qui a échauffé les esprits en l'observant avec un certain recul et d'un point de vue différent : en posant le postulat qu'il est important que nos jeunes filles soient entendues, mais aussi entourées de la bienveillance des adultes. Vous remarquerez que nous avons « dénudé » les textes du dossier, et ce, volontairement. Pourquoi en remettre? N'avons-nous pas assez vu de ces vêtements sexualisés portés par des jeunes, voire des moins jeunes? Sinon, comptons sur la publicité ou les vidéoclips pour nous en montrer encore. Le moment est venu de passer à autre chose. Que débute la quête d'un temps nouveau.

J'attire également votre attention sur l'entretien qu'a réalisé Pascale Navarro avec Lise Payette. Un échange empreint d'humanité et porteur d'espoir... comme toujours lorsque cette sensible dame prend la parole. Et pour vous permettre de découvrir ce qui anime nos consœurs terre-neuviennes, sans que vous deviez vous taper un ouvrage historique ou social, ne manquez pas l'original abécédaire signé Jacinthe Tremblay. Bonne lecture! ::

Nathalie Bissonnette
Rédactrice en chef

QU'EN PENSEZ-VOUS?

Écrivez-nous vos commentaires et vos réactions par courriel après avoir parcouru notre dossier au **gazette@csf.gouv.qc.ca**.

SOMMAIRE

BOÎTE AUX LETTRES

Faites-nous parvenir vos commentaires!
Pour vous publier, nous avons besoin de vos nom, adresse et numéro de téléphone. Vos coordonnées demeureront confidentielles. Les lettres peuvent être abrégées.

■ **gazette@csf.gouv.qc.ca**
■ *Gazette des femmes*
Conseil du statut de la femme
800, place D'Youville, bureau 300
Québec (Québec) G1R 6E2

Petite précision svp

Dans le précédent numéro de la *Gazette des femmes* (mai-juin 2010), l'article « Le goût du risque » faisait mention de l'animation du Centre de recherche interdisciplinaire sur la biologie, la santé, la société et l'environnement (CINBIOSE) par Louise Vandelac. Or, il faudrait aussi préciser que sa très dynamique directrice est Johanne Saint-Charles, et ce, depuis plus de trois ans. Je vous remercie de bien vouloir apporter cette précision puisque Johanne travaille elle aussi très fort à la promotion de la santé environnementale et professionnelle des femmes.

Karen Messing,
cofondatrice du CINBIOSE
Montréal

Trop, c'est **trop!**

En juin dernier, j'ai été très choquée de voir une publicité triomphant littéralement à l'entrée du magasin La Senza, rue Sainte-Catherine Ouest à Montréal. D'une dizaine de mètres de hauteur, l'imposant panneau publicitaire affichait une tout aussi longue jeune femme, de dos et vêtue d'une simple petite culotte, on ne peut plus explicite, sur laquelle était imprimé, croyez-le ou non, *Tease me* (Agace-moi). J'en ai ras le bol de ce genre de publicité montrant les femmes comme des objets sexuels. Et pour ce qui est de la pub destinée aux garçons, c'est partout « Vroum, vroum, vroum ». N'est-ce pas décourageant?

Carole Smith
Montréal

Ne lâchez pas, madame Pelchat

À Christiane Pelchat,
présidente du Conseil du statut de la femme

J'ai lu dans *Le Devoir* du 12 mai votre réaction à l'égard de la volonté du gouvernement d'imposer un ticket modérateur en santé, lequel pénaliserait davantage les femmes et creuserait encore une fois le fossé de l'inégalité entre les hommes et les femmes. Je suis stupéfié de constater à quel point les acquis en matière d'égalité des sexes demeurent fragiles. Jusqu'à maintenant, j'avais tendance à m'élever contre les signes religieux ostentatoires, notamment le hijab comme symbole de soumission de la femme, sans m'attarder à d'autres manifestations. Je dois me rendre à l'évidence : même dans notre société « de souche », rien n'est véritablement acquis. Votre parole est importante. Il faut vous faire entendre sur toutes les tribunes.

Claude Courtemanche
Sherbrooke

Clin d'œil d'outre-mer

Je vous encourage à poursuivre vos efforts pour renforcer la participation politique des femmes.

Sihem Benallal
Tlemcen, Algérie

Depuis 1979, cette publication est élaborée à l'initiative et sous la supervision du Conseil du statut de la femme, qui en est l'éditeur.

- **Directrice** Nathalie Savard
- **Rédactrice en chef** Nathalie Bissonnette
- **Rédactrice-réviseure** Sophie Marcotte
- **Correctrices d'épreuves** Sophie Marcotte et Annie Paré
- **Réalisation graphique** Michèle Tellier
- **Adjointe administrative** Gaétane Lafernière
- **Impression** Transcontinental

Forest Stewardship Council FSC

- **Marketing et publicité** Gaétane Lafernière, tél. : 418 643-4326 ou 1 800 463-2851
- **Courriel** gazette@csf.gouv.qc.ca
- **Site Internet** www.placealegalite.gouv.qc.ca
- **Changements d'adresse et retours postaux** *Gazette des femmes* Service aux abonnements 4380, rue Garand Saint-Laurent (Québec) H4R 2A3
Tél. : 514 333-0942, poste 120
gazettefemmes@qg.com

Dépôt légal : 3e trimestre 2010
ISSN : 0704-4550

© Gouvernement du Québec

Les articles publiés dans la Gazette des femmes sont indexés dans Repère depuis le volume 2, n° 7 jusqu'à aujourd'hui. On peut également consulter les textes intégraux au www.placealegalite.gouv.qc.ca à partir du volume 20, n° 2.

La Gazette des femmes se dégage de toute responsabilité par rapport au contenu des publicités publiées dans ses pages.

Poste-publications — n° de convention : 40069512

Conseil du statut de la femme
Québec

SOMMAIRE

Camirand Photo

INCESSANTE TYRANNIE

Lorsque j'ai appris que la *Gazette des femmes* avait l'intention de publier un dossier sur l'hypersexualisation de la mode, j'ai eu chaud. Encore! me suis-je exclamée. Il me semblait que le sujet, qui nous avait fort bien occupées, merci, ces dernières années au Québec, était derrière nous. Qui plus est, le Conseil s'était prononcé en 2008 sur la sexualisation de l'espace public dans l'avis *Le sexe dans les médias : obstacle aux rapports égalitaires*. Il était clair, pour le Conseil, que le phénomène allait entraîner des répercussions sur les adolescentes et les adolescents québécois, et influer plus particulièrement sur leurs comportements sexuels et leur façon de s'engager dans des rapports amoureux. Par conséquent, il était impératif de planifier des mesures pour en contrer les effets néfastes. Une série de recommandations avaient donc été formulées au gouvernement. Mais, comme le dit l'adage, cent fois sur le métier... Et en ce qui a trait à la manière de percevoir et de traiter le corps des femmes, je crois bien que la répétition sera nécessaire pour venir à bout des stéréotypes les plus récalcitrants…

Été 2010. L'actualité nous offre matière à réfléchir. Un site de rencontres en ligne qui s'adresse à des personnes esthétiquement choyées annonce la création d'une banque de sperme pour beaux enfants. Pas de garantie d'intelligence; simplement la certitude d'une apparence physique conforme à certains standards de beauté. Quelques semaines auparavant, le Collège des médecins rendait publique son intention d'encadrer la chirurgie esthétique de mesures et de règles plus serrées ayant pour but de mieux assurer, lors des interventions, la protection des patients – et des patientes, faut-il le préciser, car le recours aux diverses techniques médicales à des fins esthétiques est très populaire auprès des femmes. Et j'ajouterais que l'objectif est aussi de limiter les dégâts, c'est le cas de le dire, puisque « le nombre de plaintes dans ce champ d'activité aux fins d'indemnisation auprès d'avocats spécialisés dans le droit de la santé est en croissance importante », rapportait le Groupe de travail sur la médecine et la chirurgie esthétiques dans son rapport final de mars dernier.

Pas de doute, nous vivons dans une société obnubilée par son image corporelle. Et dans la tête d'une féministe, l'image corporelle renvoie inévitablement aux femmes. Elles qui, de tout temps, ont été ravalées au rang d'objet par les hommes, jugées et utilisées sur la base d'une potentielle marchandisation ou appropriation de leur corps. En témoignent les nombreuses années pendant lesquelles les Québécoises ont été confinées à leur rôle de procréatrices, mais aussi les femmes qui subissent l'emprise de la prostitution et de la pornographie, voire celle du port obligatoire de signes religieux ostentatoires. Sans compter les femmes victimes de la traite au Canada.

S'il existait un remède, une panacée à la dictature du corps parfait, je souhaiterais l'inventer. Comme le disait la féministe américaine Gloria Steinem, fondatrice du *Ms. Magazine*: « Si le soulier ne vous fait pas, faut-il changer votre pied? » [Traduction libre.] Pourquoi en est-il autrement des seins, par exemple? Comment se fait-il que le corps de la femme soit davantage apprécié, voire valorisé s'il est sexy? Ce sont les mentalités et les pratiques qu'il faut s'attarder à transformer. Une partie de la solution consiste à intensifier notre lutte contre les stéréotypes sexuels et sexistes. Car si l'analyse féministe a démontré que le sexisme et la discrimination systémique étaient la cause de la persistance des inégalités entre les sexes, la production – ou la reproduction – de stéréotypes en constitue une manifestation que l'on gagnerait à cerner pour parvenir à des rapports égalitaires exempts de domination. Du coup, on pourrait libérer les femmes – et nos filles – des diktats culturels qui les emprisonnent.

Pour contrer les stéréotypes sexistes et les utiliser comme outils de lutte contre les discriminations femmes-hommes, il est important d'en prendre conscience, de les repérer et de les décoder dans le choix des mots, des thèmes, des images. Cela me fait penser aux politiciennes qui sont plus sévèrement critiquées pour leur apparence physique et les vêtements qu'elles portent que ne le sont leurs confrères. Pourtant, ce que nous pensons et ce sur quoi nous agissons n'importe-t-il pas davantage que ce qu'on se met sur le dos?

D'où la nécessité d'agir auprès des adultes de demain afin que notre projet de société égalitaire, déjà bien amorcé au Québec, soit à leur portée.

La sexualisation de la mode et de l'image corporelle… nous n'avons pas fini d'en parler.

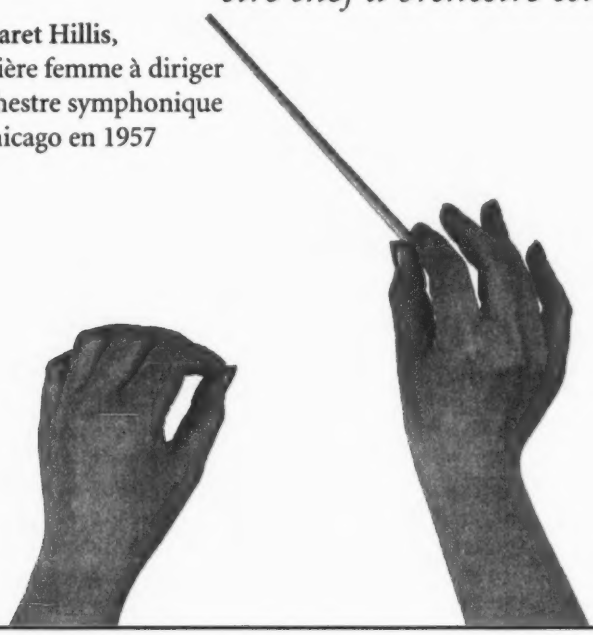
Christiane Pelchat
Présidente
Conseil du statut de la femme

SOMMAIRE

La baguette des femmes

« La seule femme qui ne peut pas être chef d'orchestre est la Vénus de Milo. »

- Margaret Hillis, première femme à diriger l'Orchestre symphonique de Chicago en 1957



| par Marie Lachance

De plus en plus de femmes maestros montent sur le podium, autrefois chasse gardée des hommes. Pleins feux sur une profession qui n'a pas encore d'appellation féminine, mais dans laquelle des passionnées s'engagent baguette et âme.

Jeune chef d'orchestre, Béatrice Cadrin parle avec flamme de la profession. Après avoir entamé des études en direction d'orchestre en Allemagne et dirigé des musiciennes et musiciens au pays de Wagner comme aux États-Unis, elle est revenue au Québec pour poursuivre sa formation au Conservatoire de musique, tout en montant sur le podium pour diriger des orchestres d'ici. Le parallèle qu'elle établit entre direction d'orchestre et d'entreprise est éclairant. « La nature même du dirigeant a changé, explique-t-elle. Il n'y a pas si longtemps, on associait volontiers le tempérament de chef à un caractère bouillant, voire tyrannique. Mais aujourd'hui, les chefs d'entreprise connaissent l'abc du bon gestionnaire : renforcement positif, bonne communication, etc. » Selon ce qu'elle a pu constater, ce virage s'est également opéré dans le monde de la musique symphonique, contribuant peut-être à ouvrir définitivement la porte à celles qui maîtrisent l'art de la baguette.

SOMMAIRE

LA PIONNIÈRE ETHEL STARK

Sans vouloir retracer l'histoire des femmes chefs d'orchestre au pays, il est intéressant de souligner qu'en 1940, année où les Québécoises obtiennent le droit de vote, l'une d'elles entrouvre les portes de la direction symphonique en fondant la Symphonie féminine de Montréal. Formée au Curtis Institute of Music de Philadelphie, la Montréalaise Ethel Stark dirige l'ensemble de 80 musiciennes jusqu'à la fin des années 1960. Le 22 octobre 1947, l'orchestre s'exécute au célèbre Carnegie Hall à New York, devenant la première formation symphonique canadienne à réaliser cet exploit. Le talent d'Ethel Stark est remarqué. À l'étranger, elle est entre autres l'invitée de l'orchestre de Miami (1957, 1958, 1962), du Kol-Israel de Jérusalem (1952, 1962), ainsi que du Tokyo Asahi et du NHY Symphony Orchestra au Japon (1960). (N. Bissonnette)
Source : Bibliothèque et Archives Canada (www.collectionscanada.gc.ca/femmes)

Maurice Parent

La maestro Béatrice Cadrin se questionne : les hommes seront-ils prêts à suivre leur conjointe de par le monde afin qu'elle puisse mener une carrière de chef d'orchestre?

Milieu traditionnel par définition, la musique symphonique tend à changer : les musiciens se laissent diriger sans fausse note par des femmes, estime Josée Laforest, première femme diplômée en direction d'harmonie de l'Université McGill.

La chef d'orchestre Josée Laforest perçoit elle aussi ce changement. Quand on lui demande si les musiciens sont réfractaires à l'idée d'être dirigés par une femme, elle lance à la blague que dans toutes les sphères du travail, il peut arriver qu'on ne prenne pas l'autorité d'une femme blonde au sérieux... Trêve de plaisanteries, elle assure n'avoir jamais eu vent de commentaires sexistes à son endroit ni envers d'autres femmes maestros. Elle a bien remarqué ici et là ce qu'elle nomme des « regards subtils » de la part de quelques musiciens, mais il s'agit d'un pourcentage négligeable. « Et c'est seulement au premier contact. Il ne leur faut pas beaucoup de temps pour voir que je m'y connais. Ils se laissent alors diriger sans problème. Je dirais même que les musiciens font plutôt preuve de gentillesse à mon égard », précise celle qui a dirigé nombre d'orchestres, dont La Sinfonia de Lanaudière, et qui fut la première femme à obtenir une maîtrise en direction d'harmonie de l'Université McGill de Montréal.

Les deux femmes admettent que le milieu de la musique symphonique en est un de traditions. Un certain esprit conservateur persiste donc parfois, notamment chez des musiciens plus âgés. Mais de l'avis de la chef Laforest, les choses tendent assurément à changer. Elle souligne à juste titre que le ratio musiciennes/musiciens dans un orchestre atteint aujourd'hui la pleine parité. « Il y a aussi Yannick Nézet-Séguin qui renouvelle le style du chef d'orchestre et brise les stéréotypes. Il apporte un vent de fraîcheur », se réjouit-elle. À ses yeux, sa venue dans le paysage musical est un indice du changement qui s'opère. De fait, le nouveau chef attitré de l'Orchestre métropolitain du Grand Montréal casse l'image du vieux maestro austère en queue-de-pie. Yannick Nézet-Séguin est jeune, il porte le jean et le cuir, et est invité à diriger de grands orchestres dans le monde.

Selon Emploi-Avenir Québec, lors du dernier recensement de Statistique Canada en 2006, les femmes représentaient 20,9 % des chefs d'orchestre, des compositeurs et des arrangeurs. Pour l'ensemble des professions musicales – auteur-compositeur-interprète, parolier, directeur de chorale, etc. –, la proportion de femmes grimpait à 47,3 %.
Source : www.servicecanada.gc.ca

Selon Jean-François Rivest, enseignant à la direction d'orchestre de l'Université de Montréal (UdeM) et directeur artistique de l'Orchestre symphonique de Laval, on doit cependant demeurer prudent. Il craint justement que les jeunes hommes, les beaux maestros soient au goût du jour. Un phénomène de mode qui pourrait, en bout de piste, nuire à celles qui ont un réel talent.

SOMMAIRE

LES COMPOSITRICES OUBLIÉES

Johanne Mercier

La mission de la soprano de Québec Hélène Guillemette : redonner vie aux œuvres de compositrices oubliées.

Hélène Guillemette est chanteuse d'opéra. Cette grande soprano de Québec s'est produite sur les scènes québécoises et de l'étranger – en Europe et en Asie, notamment. En février 2010, au Palais Montcalm de Québec, elle présentait le récital *Musiques de femmes*. Au programme, des œuvres d'opéra de la fin du 19e et du début du 20e siècle, signées par des compositrices de la France, des États-Unis et du Québec. « Ce projet a exigé deux ans de recherches. Les partitions des compositrices sont difficiles à trouver. Les éditeurs ne les éditent plus, faute de demande. Ce n'est pas assez populaire. Pourtant, les œuvres que j'ai dénichées dans les bibliothèques sont de véritables trésors! » Selon la soprano, on peut se désoler que ces auteures de grand talent soient méconnues, mais il ne faut pas s'en étonner. Comme les femmes de toutes les sphères du travail à l'époque, les compositrices n'étaient pas encouragées ni soutenues par la société. Du coup, leurs œuvres sont tombées dans l'oubli. Mais c'était avant qu'Hélène Guillemette ne les ramène sous les feux de la rampe!

Bien qu'on trouve un peu plus de compositrices aujourd'hui, estime-t-elle, force est d'admettre que ce n'est pas encore populaire de les jouer sur scène. « Je ne vois pas pourquoi on joue moins les compositrices que les compositeurs. À talent égal, elles devraient avoir les mêmes chances. » Ce n'est pourtant pas faute d'intérêt de la part du public. « Les gens sont emballés par les mélodies de Jeanne Landry, une compositrice québécoise remarquable, aujourd'hui âgée de 88 ans. Dans mon récital, son œuvre est sans l'ombre d'un doute le coup de cœur du public. »

Faire connaître les compositrices, susciter l'intérêt et redonner vie à leurs œuvres sur scène, voilà la mission de la sympathique soprano. Elle en donne sa parole : « Je vais le faire pendant des années parce qu'il y a encore beaucoup à découvrir. » Dans son palmarès, outre les mélodies de Jeanne Landry, on trouve aussi celles d'Amy Beach (1867-1944), de Nadia Boulanger (1887-1979) et de Mel Bonis (1858-1937). Avis aux mélomanes!

L'enseignant, qui a également été chef en résidence à l'Orchestre symphonique de Montréal, voit dans l'accès des femmes au podium un témoignage de l'évolution de nos sociétés. « À l'UdeM, la formation de chef d'orchestre est limitée à cinq places. En 2009-2010, trois filles et deux gars l'ont suivie. Une de mes étudiantes a même obtenu un poste très intéressant à Calgary. » Croyant avant toute chose au talent et à l'inspiration artistique, sans égard pour le sexe, il observe tout de même que « les filles ont une vision plus globale des choses, ce qui est un avantage certain en direction d'orchestre ».

Mamans maestros

Mère monoparentale, Béatrice Cadrin a dû réfléchir longuement avant de poursuivre sa formation. Consciente des sacrifices énormes qu'exige une telle carrière – sans compter qu'elle doit solliciter sa famille immédiate pour garder sa jeune fille lors de ses fréquentes absences –, elle est plus résolue que jamais à vivre de sa passion. « Je le fais en partie pour montrer à ma fille que c'est toujours possible de réaliser ses rêves. » Souhaitant aller le plus loin possible dans la profession, elle conçoit que tout n'est pas gagné d'avance. « Faire carrière en tant que chef implique des déménagements fréquents, des tournées à l'étranger. Si on est en couple, il faut que le conjoint suive. C'est ce que les conjointes de chefs ont fait par le passé. Mais les hommes sont-ils prêts à en faire autant pour la carrière de leur femme? »

Josée Laforest, également mère de famille, connaît très bien les privations inhérentes à la carrière. « Être chef implique parfois de mettre de côté conjoint et enfants. C'est peut-être ce qui explique qu'on trouve moins de femmes à la tête des grands orchestres. C'est une lourde tâche qui demande beaucoup de préparation, de réunions, de rencontres, en plus de tout le volet administratif. »

Si Béatrice Cadrin et Josée Laforest ne dirigent pas des orchestres aussi prestigieux que l'Orchestre symphonique de Québec ou de Montréal, leur expérience leur permet tout de même de constater que les spectateurs se réjouissent de voir une femme monter sur le podium. « Ça fait encore parfois tourner les têtes et lever les sourcils, mais je suis certaine que ça va changer. Les femmes elles-mêmes ont de plus en plus confiance en leurs capacités », estime la jeune chef Cadrin. Elle marque une pause de quelques secondes afin de valider une information. « Justement! Le 16 décembre prochain, c'est une femme qui dirigera l'OSQ. » Et pas des moindres! JoAnn Falletta, une chef réputée à la tête du Buffalo Philharmonic Orchestra.

Signe des temps, la note du changement résonne... ::

PLUS D'INFO :

www.femmesmaestro.org
www.kapralova.org/CONDUCTORS.htm
Sur Facebook :
Women Conductors Rock the House

SOMMAIRE

HYPERSEXUALISATION

La quête d'un temps nouveau

Le point culminant de la sexualisation de la mode est derrière nous. Peut-on, en 2010, aborder la question sans s'affoler? Difficilement. L'affaire demeure délicate et suscite encore un malaise certain. Preuve que le sujet n'est pas clos, comme l'affirment certaines auteures féministes. Il mérite que l'on s'y attarde, encore. Non pour le dénoncer une fois de plus, mais pour poser un regard analytique *a posteriori* sur un phénomène social qui a suscité de vives réactions. Au milieu des années 2000, l'hypersexualisation des filles et la précocité sexuelle des ados étaient des sujets discutés sur toutes les tribunes québécoises. Fortement médiatisée, la discussion (voire la querelle) a fait couler beaucoup d'encre… mais les problèmes dénoncés n'ont pas été réglés pour autant.

| par Nathalie Bissonnette

En 2005, la *Gazette des femmes* posait une brûlante question en titre de son dossier: *Hypersexualisation des filles: échec du féminisme?* Plusieurs expertes féministes interviewées ont alors affirmé que oui, il s'agissait d'un échec. Tout comme l'a fait, en 2008, le Conseil du statut de la femme dans son avis *Le sexe dans les médias: obstacle aux rapports égalitaires.* Le Conseil appuyait notamment sa position sur l'idéologie fort tenace selon laquelle la séduction est inextricablement liée à la relégation des femmes au rang d'objet. Aujourd'hui, force est de constater, si l'on accorde un tant soit peu d'attention aux vidéoclips et aux publicités, que le corps des femmes est encore l'objet d'une marchandisation – lucrative, en plus.

La sexualisation de l'espace public, avec l'image publicitaire de la femme-objet asservie au plaisir de l'homme, est pour

SOMMAIRE

plusieurs l'expression de la persistance des stéréotypes sexuels dans les médias et la société. La lutte contre les stéréotypes est donc loin d'être achevée. Dommage, car remporter cette bataille constituerait la clé de voûte de l'instauration pérenne de rapports égalitaires entre les femmes et les hommes. Nous sommes d'accord. Raison de plus pour considérer qu'il est fondamental de continuer de parler d'hypersexualisation, mais aussi, d'agir.

Les porteuses du discours

C'est le choix qu'ont fait des chercheuses féministes en analysant ce phénomène avec des visées nouvelles : augmenter l'espace accordé aux jeunes filles dans ce débat, en plus de sensibiliser et d'informer les jeunes – filles et garçons – afin qu'ils puissent saisir la complexité des rapports sociaux ainsi que la portée de leurs actions. Ainsi seront-ils mieux outillés pour faire des choix éclairés, tant en matière de vêtements qu'en ce qui a trait à leurs rapports amoureux et sexuels.

Dans le sillage des efforts déployés par l'État pour traiter le problème de l'hypersexualisation ont émergé quelques initiatives visant à sensibiliser les jeunes et à proposer des modèles différents pour faire contrepoids au message de la « minceur à tout prix » que véhiculent les marchés de la mode et de la beauté. Parmi elles : le projet Outiller les jeunes face à l'hypersexualisation, la Charte québécoise pour une image corporelle saine et diversifiée, l'outil d'animation et de discussion du Bureau de consultation jeunesse et la revue québécoise *Cool*. Des actions dignes d'intérêt que nous avons voulu souligner, en souhaitant qu'elles puissent en inspirer d'autres… ::

L'AVIS DU CONSEIL

Préoccupé depuis longtemps par l'image publicitaire de la femme ravalée au rang d'un objet qui fait vendre, le Conseil du statut de la femme publiait en 2008 l'avis *Le sexe dans les médias : obstacle aux rapports égalitaires*. Essentiellement, le Conseil souhaitait « faire part de sa perception de la sexualisation des médias et mettre en perspective les conséquences prévisibles de ce phénomène sur la population adolescente, c'est-à-dire sur ses comportements sexuels et sur sa façon de s'engager dans des rapports sociaux de sexe ». Il proposait, par le fait même, des moyens pour en contrer les effets néfastes. Au nombre de ses recommandations, le Conseil suggérait au gouvernement d'intensifier la lutte contre les stéréotypes sexuels et sexistes, d'encourager la prise en compte de la préoccupation de l'égalité entre les femmes et les hommes dans l'éducation à la citoyenneté dès le primaire, et de rencontrer le milieu de la publicité québécois pour le sensibiliser aux effets des stéréotypes sexuels afin que soient resserrées les règles d'application des normes en cette matière.
Plus d'info : www.placealegalite.gouv.qc.ca, onglet Publications

APPEL PUBLIC DE CANDIDATURES

L'ORDRE NATIONAL DU QUÉBEC EST LA PLUS HAUTE DISTINCTION DÉCERNÉE PAR LE GOUVERNEMENT DU QUÉBEC

Pour soumettre une candidature à l'Ordre national du Québec, rendez-vous à :
www.ordre-national.gouv.qc.ca

Les candidatures doivent être proposées au plus tard le 12 novembre 2010.

ORDRE NATIONAL DU QUÉBEC 25 ANS

Québec

LA MODE SEXUALISÉE

Symptôme d'un malaise

La mode sexualisée sévit encore et opère un certain conditionnement sur les individus? Cela en dit beaucoup sur les valeurs qui prévalent dans notre société, affirme Mariette Julien, professeure de mode et spécialiste de l'hypersexualisation, dans un ouvrage dérangeant. Le corps comme carte de visite.

| par Isabelle Maher

« Le pantalon en bas des fesses qui laisse voir le caleçon tire ses origines du milieu carcéral, où la ceinture est interdite, et la sodomie, courante. » Voilà comment, en quelques phrases lapidaires, Mariette Julien déboulonne une mode dont les jeunes hommes s'entichent sans trop s'encombrer de ce qu'elle symbolise. La professeure à l'École supérieure de mode de Montréal est convaincue que connaître la provenance d'une mode peut faire réfléchir. « Les jeunes répondent à une pression sociale. Quand on leur explique l'origine d'une mode, ils comprennent qu'ils se font manipuler et leur habillement change », observe la chercheuse qui côtoie beaucoup d'étudiants.

Aucun style vestimentaire n'échappe à son regard aguerri. Spécialiste en sémiotique visuelle, Mariette Julien ponctue ses explications d'exemples glanés ici et là. Elle se délecte de ce qu'elle traque dans la rue ou le métro. « L'autre jour, après avoir longuement observé un adolescent qui exhibait des bobettes saillantes, un homme âgé s'est décidé à se lever de son siège pour lui taper sur l'épaule et lui dire: "Hé! Vous allez perdre votre pantalon!" » s'esclaffe-t-elle.

Si la mode sexualisée peut parfois faire sourire, elle demeure surtout une source de malaise, nuance-t-elle. Dans son récent ouvrage *La mode hypersexualisée* (éd. Sisyphe), la professeure explique l'origine de chacune des

SOMMAIRE

tendances de l'hypersexualité. Elle traite aussi du langage sexualisé, qui incite notamment les jeunes filles branchées à se traiter de « putes » pour avoir l'air cool et postmodernes. L'auteure remonte jusqu'à la *pin-up* créée par l'illustrateur Charles D. Gibson en 1897 et popularisée pendant la Seconde Guerre mondiale pour remonter le moral des troupes. Elle décrit comment les hippies, les punks, Barbie, Madonna et les poupées Bratz ont façonné la mode sexy et contribué à construire l'identité féminine. « Toute mode est un langage qui se nourrit d'emprunts à l'exotisme, au passé et à la sexualité », souligne-t-elle.

Par définition, l'hypersexualisation est l'usage excessif de stratégies axées sur le corps dans le but de séduire, cite Mariette Julien. « Actuellement, c'est au Japon qu'on trouve la mode la plus hypersexualisée. Les designers des quatre coins du monde vont chercher leur inspiration là-bas. » L'influence hyper sexuelle nippone se traduit ici dans les bottes cuissardes et les *jeggings* (croisement entre le jeans et le legging).

Partout sur la planète, on observe des exemples de cette tendance hyper sexy. « La dernière mode est de montrer ses fesses avec des tissus transparents ou de la dentelle. Est-ce que ça va se retrouver chez nous? Peut-être! Au Brésil, les fesses sont mises en valeur avec le legging et le collant blancs, qui donnent l'illusion qu'on se promène nue. En Inde, le sari, un vêtement traditionnel, se porte maintenant à la façon hyper sexy, en bas du nombril », détaille Mariette Julien. Le Japon est aussi l'endroit où l'on a vu apparaître, au début des années 1980, les *Harajuku girls*, surnommées les « nouvelles geishas ». Ces adolescentes nippones hyper sexuelles mélangent le style gothique à celui de la poupée de porcelaine victorienne. Leur but : attirer l'attention. Et ça marche! « Elles inspirent les créateurs branchés du monde entier. Ce style qui vient de la rue a transformé le visage de la mode et influencé les stars. »

Mais la mode sexualisée ne fait pas qu'emprunter au passé pour s'actualiser. En ce moment, elle s'abreuverait du présent en exprimant un grand vide collectif; une sorte de quête d'absolu qui passerait davantage par l'extérieur, par le corps, plutôt que par l'intérieur.

> « Toute mode est un langage qui se nourrit d'emprunts à l'exotisme, au passé et à la sexualité. »
>
> Mariette Julien

En plus d'être à certains moments source de malaise, la mode serait aussi le reflet d'un mal-être. « Cette mode symbolise la panne de désir d'une société dans laquelle on sublime la sexualité parce qu'elle est déficiente. » Selon la professeure, le fondement même de cette mode repose sur une sexualité mal assumée, soit la fille « agace » qui se nourrit du regard de l'autre sans aller à sa rencontre. « Le meilleur exemple est la chanteuse Lady Gaga, qui se targue de n'avoir aucune vie sexuelle active alors que ses vêtements affichent une disponibilité sexuelle et appellent l'acte sexuel. Cette mode traduit beaucoup de solitude et le désir d'être remarquée à tout prix. »

Le culte de la jeunesse

Dans une société où l'on exige toujours plus de performance, le mot d'ordre est *jeunesse*. Faire jeune est plus important que d'avoir l'air riche ou intelligent, note Mariette Julien. « La culture adolescente domine et, on le sait, l'adolescence est une période où les hormones sont dans le tapis. En adoptant la mode hyper sexy, on affiche notre perpétuelle prédisposition au sexe et à la reproduction. »

Sous l'influence de la culture adolescente, on a vu apparaître les *yummy mummies*, ces mères sexuellement attirantes qui ont toujours existé mais qui, avec la mode sexy, subissent une pression supplémentaire. « Elles se sentent obligées d'afficher leur disponibilité sexuelle, même si vieillir et avoir des enfants ne sont pas toujours compatibles avec l'hypersexualisation », note Mariette Julien.

Aucune génération ne semble épargnée par les diktats de la mode sexy, pas même les bébés! Depuis quelques années, cite l'auteure, on trouve des vêtements pour bambins portant des inscriptions qui font référence au sexe. Les dames plus âgées ne sont pas en reste. Il n'est pas rare de voir une femme dans la soixantaine portant micro-jupe et chandail moulant, rapporte Mariette Julien. Elles aussi veulent plaire! « Je côtoie une dame de 84 ans qui s'est soudainement retrouvée avec des petites fesses rebondies. Elle m'a confié s'être acheté des culottes avec des fausses fesses et déplorait que son mari ne l'ait pas remarqué. »

Jamais dans l'histoire la mode n'a été autant sexualisée, résume Mariette Julien. L'œil humain s'est habitué à intégrer des images que le cerveau a d'abord refusées. Les frontières de notre

SOMMAIRE

tolérance sont sans cesse repoussées. « Dans un gala québécois, une lectrice de nouvelles s'est fait remarquer avec une robe au décolleté plongeant. Elle occupe pourtant une fonction où il faut jouer la sobriété. L'impudeur est devenue la norme et on ne s'en offusque pas. »

Certains ont plaidé qu'il y avait dans cette mode une forme d'émancipation de la femme. Depuis les années 1980, des femmes ont célébré le modèle libérateur et hyper sexuel incarné par Madonna, alors que des féministes l'ont dénoncé. Progrès ou recul? Nous n'avons pas fini d'en débattre, croit la chercheuse. « Pour Madonna, c'est un outil de promotion. Mais dans la vie de tous les jours, pour nous, les femmes, il y a des conséquences à exhiber notre disponibilité sexuelle et à afficher qu'on aime le sexe! »

> Toutes sont fragilisées par la mode sexy qui dévoile et moule leur anatomie.

L'époque est extrêmement marquée par l'influence des « *bioutiful people* ». L'étalage de leur vie fait l'éloge de la personnalité hyper sexuelle, riche et célèbre. La mode sexualisée emprunte même au code vestimentaire des prostituées, décrit la professeure. Mais pour elle, la source d'inspiration la plus importante et insidieuse de cette mode est la pornographie. Depuis l'avènement d'Internet, on assiste à une banalisation de la culture porno, complètement intégrée à notre environnement. « Même si on ne consomme pas de porno, on en voit partout, même dans les pubs de chocolat! » ironise-t-elle.

Femmes sous influence?

On parle trop peu des conséquences de la mode hyper sexy, souligne la professeure. Citant un rapport de l'American Psychological Association, elle décrit la forte pression médiatique exercée sur les jeunes filles par les images qui réduisent une personne à son attrait sexuel. Et les conséquences se répercutent sur l'ensemble de la société : « En adoptant cette mode, les adolescentes ont "rajeuni" la norme. Ça influence les femmes de tous âges. »

Toutes sont fragilisées par la mode sexy qui dévoile et moule leur anatomie. « Le corps devient un objet de rénovation à vie, une forme à remettre inlassablement au goût du jour. On ne demande plus simplement aux femmes d'être belles, elles doivent annoncer le plaisir sexuel et prouver leur force d'attraction sexuelle. » Les femmes ne sont toutefois pas des victimes, souligne Mariette Julien. Elles sont exposées à un phénomène de société dont elles auraient tout avantage à prendre pleinement conscience.

Plusieurs auteures affirment que la mode sexy serait en train de s'essouffler d'elle-même pour faire place à autre chose de complètement différent. On aurait étiré l'élastique au maximum. « La prochaine mode sera éthique et pourrait faire basculer la mode hyper sexy, qui prône la consommation à outrance. On voit apparaître des groupes de jeunes qui ont une conscience environnementale, qui refusent la surconsommation, les vêtements griffés ou les fibres dont la culture est polluante, comme le coton. Cette mode éthique va en supplanter une autre », prédit la professeure. Espérons-le. ::

FÉMINISTES D'ACTION

Dans la foulée de leur participation au Rassemblement pancanadien des jeunes féministes tenu en 2008, un groupe de jeunes femmes gravitant autour du Bureau de consultation jeunesse (BCJ) a été interpellé par la question de l'hypersexualisation. Sur la base d'une implication citoyenne, elles ont formé un comité de travail et développé un outil d'animation-discussion dynamique sur le sujet. Leur but? Sensibiliser les jeunes femmes de 14 à 25 ans à l'hypersexualisation, recueillir leur opinion et rapporter leur parole afin d'alimenter les discussions du BCJ. Marianne Bousquet, travailleuse communautaire au sein de l'organisme, précise : « Les bénévoles ont reçu une formation en technique d'animation, mais n'interviennent pas à titre d'expertes, pas plus qu'elles n'ont une position arrêtée sur la question. Elles donnent simplement la parole aux jeunes filles sur une question d'ordre social qui les concerne. »

Le BCJ est un organisme d'action communautaire autonome qui œuvre auprès des jeunes de 14 à 25 ans sur le territoire du Montréal métropolitain depuis 1970. Son mandat principal est de soutenir les jeunes dans leur cheminement vers une plus grande autonomie dans la recherche de solutions pour améliorer leurs conditions de vie. (N. Bissonnette)

Info : www.bcj14-25.org

SOMMAIRE

DERRIÈRE L'IMAGE

La mode hypersexualisée a monopolisé maintes pages de journaux et ondes radio dans les années 2000. Mais elle a aussi engendré une image peu flatteuse des adolescentes. Que cachait vraiment cette tendance? Et pourquoi les principales intéressées n'ont-elles pas eu leur mot à dire sur la question? Pistes de réponses.

| par Annie Mathieu

De sexy, elle est devenue « hypersexualisée ». En plus de connaître une inflation terminologique, la mode vestimentaire des adolescentes a habillé, au milieu des années 2000, plusieurs phénomènes comme la sexualisation précoce des jeunes et la « pornoïsation » de la culture. *G-strings*, minijupes, chandails bedaine et talons hauts sont alors devenus l'ennemi à combattre pour protéger ces filles qui, dans bien des cas, s'auto-assujettissaient insoucieusement au regard masculin.

HF Photo inc.

Mais qu'en pensaient les principales intéressées, ces adolescentes qu'on disait provocantes et trop jeunes pour être sexy? La chercheuse Caroline Caron leur donne la parole dans sa thèse de doctorat en communication publiée à l'Université Concordia, *Vues, mais non entendues. Les adolescentes québécoises francophones et l'hypersexualisation de la mode et des médias.* Sa conclusion appelle à la réflexion : et si c'était l'expression de leur sexualité qui posait réellement problème?

La docteure en communication, maintenant rattachée à l'Institut d'études des femmes de l'Université d'Ottawa, déclare d'entrée de jeu avoir développé une analyse à contre-courant avec cette recherche complétée en 2009. « Un conformisme d'opinion s'est établi, laissant entendre que l'hypersexualisation est un phénomène déplorable qu'il faut combattre et que les filles qui s'habillent sexy, c'est problématique, voire dangereux, fait observer Mme Caron, rencontrée à Montréal. Mon but est d'offrir un discours "alternatif" dans lequel des personnes pourront se reconnaître et qui proposera d'autres avenues de recherche et d'intervention. » Pour y parvenir, elle a interrogé, en 2007, 28 adolescentes et préadolescentes québécoises francophones âgées de 11 à 18 ans pour connaître leur point de vue sur leurs tenues parfois jugées trop osées par les adultes.

Les échanges de Caroline Caron avec les adolescentes lui ont permis de comprendre à quel point c'étaient le corps féminin et sa connotation sexuelle qui dérangeaient dans l'espace scolaire.

Ancienne enseignante, Caroline Caron a voulu approfondir la question, penser au-delà des *a priori*. « La mode sexy, qu'est-ce que ça veut dire? » s'est demandé la chercheuse féministe, préoccupée par les opinions qui circulaient au sujet des jeunes générations de femmes.

SOMMAIRE

L'échafaudage d'un discours

À cette question, les médias, le mouvement féministe et les experts de l'éducation, de la psychologie et de la sexologie ont apporté une réponse teintée d'une « connotation fortement négative qui laissait présager un danger imminent ». Ce discours s'est construit pendant plusieurs années. Selon M^me^ Caron, c'est l'article « Montrez ce nombril, il faut le voir », paru en avril 2001 dans *La Presse*, qui a ouvert le bal. Il révélait que les élèves adoptaient de plus en plus une mode calquée sur le style des vedettes américaines comme Britney Spears, et selon laquelle la taille, et par extension le nombril, avaient la cote.

S'en sont suivis nombre de papiers, de lettres ouvertes et de reportages dans lesquels une multitude d'acteurs sociaux – parents, enseignants, experts – ont dépeint et dénoncé la tendance, relate la chercheuse dans sa thèse, alors qu'elle documente l'évolution du phénomène qu'elle qualifie de « controverse ». L'apogée de cette polémique se situe quelque part en 2005, au moment où l'Office québécois de la langue française s'est employé à définir l'hypersexualisation, un terme déjà abondamment utilisé pour qualifier la « sexualisation précoce », explique M^me^ Caron. Pour la chercheuse, l'intervention d'un organisme responsable d'officialisation linguistique et de terminologie montre l'importance que la société accordait au sujet.

Pierrette Bouchard, titulaire de la Chaire d'étude Claire-Bonenfant sur la condition des femmes à l'Université Laval de 2001 à 2006 et auteure de la recherche *Consentantes? Hypersexualisation et violences sexuelles* (2007), considère aussi que le terme a été galvaudé et revêtu d'un caractère sensationnaliste. Selon elle, la focalisation sur les anecdotes

> « On n'a pas écouté les jeunes Québécoises. On a parlé en leur nom sans les consulter ni se soucier de l'image qu'on projetait d'elles. »
> Caroline Caron

salaces n'a d'autre résultat que de choquer et d'éviter une analyse sociologique approfondie.

Au plus fort de la « crise », la population, soi-disant « angoissée » devant une telle prolifération de nombrils exposés, de décolletés osés, de *g-strings* affichés et d'épaules dénudées, devait trouver une solution. Sa riposte : imposer l'uniforme dans les écoles secondaires des quatre coins du Québec. Rien d'étonnant, selon Caroline Caron. « C'est le passage au mode solution. À partir de là, on a eu l'impression que le problème s'était atténué, probablement parce qu'on avait répété que l'école avait pris cela en main. Maintenant que des uniformes cachaient le corps, on avait l'esprit plus tranquille. »

Une image faussée

Quelle image des jeunes Québécoises cette controverse a-t-elle créée? « Celle de filles aliénées et potentiellement maltraitées, qui n'ont pas vraiment de pouvoir. C'est le code culturel dans lequel prévalent la bonne et la mauvaise fille; les filles sexy sont soit des victimes, soit des provocatrices », décrit la chercheuse. De plus, la mode sexy est devenue indissociable des fellations dans les autobus scolaires, des « *trips* à trois » et des autres pratiques sexuelles délurées que décriaient les médias. Mais ceux-ci n'ont pas été les seuls artisans du portrait peu flatteur des adolescentes. « Les sexologues ont pris pleinement part à la controverse en racontant des anecdotes dans les médias, qui ont ensuite été montées en épingle. »

« Pourtant, s'exclame Caroline Caron, il y a des jeunes qui sont pour l'abstinence. Il s'agit certes d'une minorité, mais les filles qui font des pipes dans les autobus sont aussi une minorité. » Elle admet avoir dû remettre en question ses *a priori* théoriques et méthodologiques au contact des jeunes. Leurs propos révélaient des réalités beaucoup plus complexes que ce qu'avaient rapporté les experts et les commentateurs sur les tribunes médiatiques.

« On a eu l'impression qu'en s'habillant sexy, toutes les adolescentes se plaçaient en situation d'agression potentielle et qu'elles étaient ainsi très vulnérables. Pourtant, les filles que j'ai rencontrées sont intelligentes et capables de faire preuve de jugement. » Elles se sont révélées critiques envers l'« objectification » du corps des femmes dans les médias, mais aussi devant les discours des experts qui ne collent pas nécessairement à leur réalité, selon la chercheuse.

Et si on pouvait confirmer que l'ensemble des jeunes Québécoises perçoivent ce décalage, comment l'expliquerait-elle? « On ne les a pas écoutées. On a parlé en leur nom sans les consulter ni se soucier de l'image qu'on projetait d'elles », répète-t-elle. Cette attitude a d'ailleurs frustré les adolescentes qui ont participé à sa thèse, rapporte M^me^ Caron. Elles soutiennent que lorsqu'on leur a demandé leur avis, il était soit peu considéré, soit interprété avec des idées reçues.

Et lorsque la chercheuse les a questionnées sur la définition du mot *sexy*, ces

SOMMAIRE

jeunes filles n'étaient pas unanimes non plus. « Ce qui ressortait, c'est qu'un même style pouvait avoir plusieurs sens qui varient selon le contexte », explique Caroline Caron. Par exemple, elles établissaient de nettes distinctions entre s'habiller pour l'école et pour un party. La chercheuse retient également que les adolescentes ne condamnaient pas « la » mode sexy puisque sa signification varie trop, selon elles, en fonction du temps, de l'espace, ou même de la surface de peau dénudée.

Son de cloche différent du côté de Pierrette Bouchard, qui a étudié, dans sa recherche, une population un peu plus jeune, soit 32 filles de 9 à 12 ans. Selon elle, ces préadolescentes adhéraient fortement aux images de « nymphettes » suggérées par les médias qui leur sont destinés.

En tentant d'imiter ce qui leur était présenté, elles ne se rendaient pas compte que le message décodé par la société pouvait différer de celui qu'elles voulaient émettre. « Il n'y a rien de mal à affirmer sa sexualité, lance M^me^ Bouchard. Mais ce n'est pas parce que les adolescentes interprètent la mode sexualisée à partir de critères "personnels" que celle-ci n'est pas lue – par les hommes, notamment – comme un message d'invite ou de consentement. Individuellement, nous avons tous et toutes des arguments justificatifs pour ceci et cela. Ils sont sincères, mais ça ne change rien à l'analyse. C'est une question de perspective. »

Mais voilà. Caroline Caron déplore justement cette interprétation du style vestimentaire. « Ce que je critique, c'est la chaîne de significations qui s'est créée sur la base d'un décodage unique, effectué par les adultes, et qui se trouve en décalage avec ce qui était vécu sur le terrain. » Pour elle, il ne fait pas de doute que les problèmes liés à la sexualisation précoce,

« Les adolescentes n'ont pas tous les outils pour décoder les enjeux des rapports sociaux inégaux et pour avoir une emprise complète sur le phénomène. »

Pierrette Bouchard

à la « pornoïsation » de la culture et à la violence sexuelle doivent être identifiés. Cependant, il est contre-productif de les englober sous un seul et même terme. C'est d'ailleurs la construction du discours autour de l'« hypersexualisation » en tant que concept fourre-tout, sans que les principales concernées n'aient été invitées à intervenir, qui a mené à la « panique morale » du milieu des années 2000, dit-elle.

Le modèle sexuel féminin

Et pour alimenter cette panique, quel meilleur combustible que des opinions unanimes sur la question? « C'est un consensus auquel on est arrivé; aucun débat n'a eu lieu, puisqu'un débat suppose la mise en commun de plusieurs opinions et une discussion qui évolue », soutient la chercheuse.

Pourquoi disions-nous tous la même chose? « Parce que fondamentalement, le problème relève de l'acceptation inachevée de la sexualité féminine, qui effraie encore », affirme avec assurance Caroline Caron. Ses échanges avec les adolescentes lui ont permis de comprendre à quel point c'étaient le corps féminin et sa connotation sexuelle qui dérangeaient dans l'espace scolaire. « On a ramené l'uniforme parce qu'on ne voulait plus voir les poitrines, les nombrils et les genoux des filles. »

Elle souligne par ailleurs que contrairement à celui des adolescentes, le corps des jeunes garçons paraît neutre sur le plan sexuel. « Il y a un double standard, dénonce-t-elle, puisque l'on fait peu de cas des gars qui portent la taille de leurs pantalons aux genoux, laissant ainsi voir leurs *boxers*. La sexualité est toujours l'affaire des filles. »

Dans le tumulte, toute l'attention portée sur les jeunes filles aurait faussé la donne, selon M^me^ Caron. « Peut-être a-t-on mis un peu plus de temps à s'interroger sur le fondement du discours parce que l'on se trouvait dans une logique de protection. S'il avait été question de femmes adultes, l'idée que ce discours en était un de condamnation de l'expression sexuelle aurait peut-être été soulevée plus rapidement », avance-t-elle.

Pour Pierrette Bouchard toutefois, cette prévention demeure essentielle. « Les adolescentes n'ont pas tous les outils pour décoder les enjeux des rapports sociaux inégaux et pour avoir une emprise complète sur le phénomène. » Mais le discours alarmiste a néanmoins servi à une chose, croit-elle : conscientiser

SOMMAIRE

les adolescentes sur leurs tenues en travaillant avec elles en amont. Ont-elles appris à reconnaître leur sexualité et à développer leur sens critique? Peut-être pas. C'est ce qui amène Caroline Caron à clore sa thèse en proposant que l'on poursuive la réflexion dans un projet de théorisation du sujet sexuel féminin adolescent. « Je crois que derrière ça se cache sans doute la difficulté qu'éprouvent les adultes à penser la sexualité des jeunes autrement qu'en des termes de prévention et de prescriptions normatives. »

M^me^ Bouchard souligne par ailleurs que les filles sexualisées socialement – c'est-à-dire dont l'identité est construite à partir d'images sexualisées (parties du corps dénudées, poses séductrices, vêtements aguichants) qui leur sont proposées dans les médias, par les industries de la mode, de la musique et du cinéma – ne sont pas en soi le problème. Dans la perspective d'une « objectification » sexuelle constante des filles et des femmes, celui-ci se pose plutôt en termes de rapports d'inégalité. Elle estime qu'en « objectifiant » le corps des femmes, en accordant une trop grande importance à leur apparence, la société les réduit trop souvent à n'être que des objets de désir. « Le développement du plein potentiel des filles et des femmes ne se réduit pas à la séduction, même s'il inclut la sexualité. Celle-ci doit se vivre dans des rapports sains et égalitaires. »

Étudier la sexualité adolescente n'est pas inutile, selon Pierrette Bouchard. Mais il serait très difficile de théoriser un modèle, soutient-elle, puisque les réalités varient d'une époque à l'autre et entre les cultures.

À preuve, la mode sexy n'est déjà plus identique à celle d'il y a quelques années. Mais la mode aura beau changer, la sexualité des jeunes filles demeurera un aspect de leur vie qu'elles auront à explorer et, espérons-le, à vivre dans le contexte de rapports égalitaires. ::

La mode. *in vivo*

Regarder défiler les mannequins sur les podiums ou feuilleter un magazine fait souvent naître une question : qui décide vraiment de la mode et des tendances? Les designers? Les acheteurs? Les spécialistes de la commercialisation? Ou tout simplement… les clients? La réponse divise les experts consultés.

| par Isabelle Maher

Le client a toujours raison, dit l'adage. Ce principe serait particulièrement adapté au milieu de la mode. Tous les spécialistes consultés sont unanimes : c'est le client qui décide de la mode, ou plutôt... la cliente.

« La mode n'émerge pas de la tête des designers, elle vient de la demande. Les chaînes de magasins offrent la tendance du moment. Par exemple, ce qui marche fort actuellement, c'est *Twilight*. Les adolescentes adoptent le style de l'héroïne du film », observe Leïke Augustine, finissant au baccalauréat en commercialisation de la mode à l'UQAM.

SOMMAIRE

DIVERSITÉ À LA PAGE

Le magazine québécois *Cool!* est l'exception qui confirme la règle. Un seul coup d'œil sur les tablettes où s'empilent les publications pour ados suffit pour qu'on s'aperçoive que la plupart ne présentent que des filles ultra minces, majoritairement de race blanche et habillées pour aller prendre un verre dans un palace hollywoodien avec Robert Pattinson.

Contrairement à ses rivales, *Cool!* a opté pour la diversité. Un exemple : dans chaque numéro, le magazine présente le résultat d'une séance photo réalisée avec l'une de ses lectrices âgées de 12 à 16 ans. Et peu importe si elle n'est pas conforme au modèle largement diffusé de la fille-allumette. « Au contraire! s'exclame la rédactrice en chef, Caroline Trudeau. Nous voulons présenter une variété de morphologies et de visages pour que les adolescentes puissent se reconnaître. » L'une des prochaines mannequins improvisées est asiatique, alors que parmi les précédentes figurait une fille portant des « broches ». Certaines étaient grassettes, d'autres toutes menues.

Selon M^me^ Trudeau, les principes de la Charte québécoise pour une image corporelle saine et diversifiée sont appliqués à la lettre chez *Cool!* Et cette politique éditoriale ne concerne pas uniquement le choix des photos. Les dossiers visent à donner confiance aux femmes en devenir.

Âgée dans la vingtaine, la rédactrice en chef semble tomber des nues lorsque la question de la mode « trop sexy » est évoquée. Elle dit ne pas du tout sentir de pression de l'industrie de la mode pour faire la promotion d'une tendance vestimentaire plus provocante. « Mais je ne travaille pas au service du marketing », évoque-t-elle.

Et les filles qui lui font parvenir une photo pour devenir l'élue du mois ne laissent jamais entrevoir trop de chair, confirme-t-elle. « Ce sont des filles généralement très bien habillées qui veulent montrer qu'elles sont *fashion*. »

Fondé en 1997, *Cool!* compte 352 000 lectrices et lecteurs par mois, dont 67 % de filles. (A. Mathieu)

Une hypothèse que confirme Michèle Beaudoin, professeure à l'École supérieure de mode de l'UQAM : « C'est le marché qui décide. Les chaînes de magasins sont là pour vendre et s'adapter à la clientèle qui achète. »

Dans le milieu de la mode, on s'entend aussi pour dire que les stars, parmi lesquelles pullulent des modèles féminins très sexy, ont un puissant ascendant sur les consommateurs. La présence d'une mode sexualisée résulterait donc d'une volonté bien réelle des femmes, certes soumises à la pression sociale et à l'influence des gens riches et célèbres, mais non sous le joug de l'industrie. Un constat qui provoque un malaise, même chez les jeunes étudiants et étudiantes en mode.

« Il y a encore tellement de femmes maltraitées dans le monde simplement parce qu'elles sont des femmes. Ici, elles sont libres, mais elles se traitent mal en se manquant de respect. Je ne comprends pas. Et je ne suis pas la seule étudiante à s'interroger là-dessus », laisse tomber Natasha Thomas, jeune finissante en design de mode à l'UQAM qui vient de décrocher un premier emploi de designer dans une chaîne de boutiques populaire auprès des jeunes. De son côté, Caroline Laquerre, finissante dans le même programme et designer pour une jeune créatrice de mode pour femmes, ajoute : « Quand je crée un vêtement, ce qui m'intéresse, c'est sa prestance. Pour moi, la prestance, c'est plus sexy que de laisser voir un bout de peau. » Pour son collègue Leïke Augustine, un seul mot suffit à décrire la mode sexualisée : vulgaire. Bustiers, micro-jupes, sous-vêtements visibles, torses et ventres dénudés… « *Too much information!* déclare le jeune homme de 25 ans. Je ne veux pas voir les fesses de quelqu'un que je ne connais pas. Même celles d'une fille. Il y a zéro surprise à découvrir son corps, alors qu'elle l'a déjà montré à tout l'univers! »

On met donc aisément la faute sur le dos des femmes. Mais décident-elles vraiment des fringues offertes sur le marché? Caroline Caron, chercheuse postdoctorale et auteure d'une recherche sur la perception de l'hypersexualisation chez les adolescentes, reconnaît que l'industrie de la mode se base sur des enquêtes auprès du public pour façonner le goût du jour. Mais elle s'oppose à ce qu'elle surnomme la « théorie du reflet », qui allègue que les tendances sont essentiellement dictées par ce que la société réclame. « Oui, c'est vrai que le milieu de la mode modèle son offre selon ce que ses acteurs interprètent comme la demande, mais en même temps, ce sont eux qui la créent, la demande! » Pour elle, aucun doute : les entreprises de mode disposent de beaucoup plus de moyens que les clients pour décréter ce qui est *in* et ce qui ne l'est pas. Ce pouvoir économique est d'ailleurs flagrant, dit-elle, quand l'industrie décide de produire massivement un style vestimentaire. « Au début des années 2000, il n'y avait que des *strings* et des pantalons à taille basse dans les magasins », illustre-t-elle.

Les créateurs de demain, eux, sont convaincus qu'ils devront s'ajuster à la demande, même si celle-ci est contraire à leurs valeurs personnelles. « C'est le marché qui dicte mon design et non l'inverse. Je dois créer des choses qui vont se vendre. En ce moment, ma cliente type est âgée de 28 ans et elle aime être sexy », constate Natasha Thomas, qui plaide tout de même pour un certain raffinement. « Une mode peut être belle et sexy, ce n'est pas incompatible. »

SOMMAIRE

Comme plusieurs, Michèle Beaudoin croit que le phénomène de la mode sexualisée s'estompe. « Déjà, sur le marché, la mode est beaucoup moins sexy qu'il y a un ou deux ans. Il y a un inévitable retour du balancier, nous sommes à la fin d'un cycle. »

D'autres indicateurs laissent croire que la mode hypersexualisée s'essouffle. « Des gestes concrets sont posés pour établir des modèles féminins plus naturels », observe Leïke Augustine. Il cite l'exemple de la mannequin et productrice Tyra Banks, qui a introduit des concurrentes au physique plus diversifié dans l'émission de téléréalité *America's Next Top Model*. En 2008, la jeune femme de 20 ans qui a décroché le titre portait une taille 10 et non du 2. « C'est la première fois qu'une gagnante a des hanches, des fesses et une poitrine normales! » avait alors déclaré Tyra Banks.

La mode doit continuellement surprendre et proposer de nouveaux produits; c'est ce qu'enseigne Michèle Beaudoin à ses étudiants. « On passe du très coloré au très neutre, du très sexy au très sobre. La mode doit offrir la diversité dont les gens ont besoin. On ne retourne pas dans une boutique qui offre toujours les mêmes vêtements », explique-t-elle.

Selon cette logique, la prochaine mode devrait donc être moins provocante, plus simple et diversifiée. Des magazines féminins ont d'ailleurs récemment entrepris modestement ce virage : *Elle Québec*, *Elle France*, *Clin d'œil* et *People* ont publié des photos de personnalités sans maquillage et sans retouches. Une enquête récente du *New York Times* auprès de producteurs, d'agents et de réalisateurs d'Hollywood a révélé que les actrices au visage « botoxé » et aux seins artificiellement gonflés n'ont plus la cote. On affirme rechercher des beautés plus naturelles. *Glamour* a de son côté embauché des mannequins plus rondes... Le balancier revient tranquillement. Il était temps. ::

UNE CHARTE QUI PRÔNE LA DIFFÉRENCE

Lancée en grande pompe à l'automne 2009 à l'initiative du ministère de la Culture, des Communications et de la Condition féminine, la Charte québécoise pour une image corporelle saine et diversifiée vise à promouvoir des images différentes de celles de « minceur extrême » généralement véhiculées dans l'espace public. Ces dernières, selon le document, « nuisent à l'estime personnelle, particulièrement chez les filles et les femmes ».

Au printemps, des représentants de l'industrie de la mode, du domaine de la santé, du gouvernement ainsi que le public ont été invités à signer la Charte en ligne et à décrire brièvement pourquoi ils et elles l'endossaient. Josiane dit en avoir « marre de la publicité et des images vides ». La docteure Carole Ratté y a apposé sa griffe en tant que psychiatre responsable des troubles alimentaires au Centre hospitalier universitaire de Québec (CHUQ). Simon l'a fait pour que ses petites sœurs « grandissent sans complexes » et Marie-Luce Ouellet a signé au nom de l'Association des agences de publicité du Québec. Dans un communiqué publié en juin, la ministre Christine St-Pierre soulignait le succès de cette initiative unique en Amérique du Nord en précisant que la Charte avait obtenu l'adhésion de plus de 15 000 signataires entre le 15 mars et le 12 avril 2010.

Mariette Julien, professeure à l'École supérieure de mode de Montréal, croit que l'adoption d'une telle charte pourrait favoriser l'arrivée de femmes plus naturelles dans l'espace médiatique. « Mais il y a encore beaucoup à faire! L'effet *glamour* est encore très présent, la beauté fait rêver. Une pression de performance nous ramène au besoin de faire jeune. Dans ce contexte, des modèles de femmes sains mettront du temps à s'imposer. Les valeurs devront changer pour que les gens suivent. »

Plutôt théorique, une charte pour une image saine et diversifiée du corps, estiment les finissants en mode de l'UQAM. Selon eux, le changement devra venir du client. « Quand les consommateurs diront "C'est assez!", les modèles changeront », tranche Leïke Augustine.

De son côté, la chercheuse Caroline Caron trouve l'initiative intéressante, mais se demande si l'on pourra en observer les retombées. « Personne n'est contre la vertu », fait-elle remarquer. De plus, lorsqu'elle s'est rendue sur le site Internet pour connaître les signataires, elle s'est aperçue que les représentants de la mode et du marketing spécifient avoir signé en leur nom personnel. « Je me demande quel est le véritable engagement de ces milieux-là... »

« Le problème, c'est qu'on espère quelque chose de parfait, lance la sexologue Francine Duquet. La Charte n'a pas de poids législatif, certes. Mais elle dénote une intention, elle laisse une trace. Il s'agit d'un geste concret pour signifier notre réaction à ce qui se passe autour de nous, notamment notre inquiétude quant à l'effet des messages sur les filles. C'est un effort louable. Suffisant? Non. C'est une invite à développer une conscience sociale. » (A. Mathieu)

Info : jesigneenligne.com

SOMMAIRE

DES IDÉES POUR **MIEUX ÉDUQUER**

Et si la solution pour régler le problème de l'hypersexualisation résidait dans une meilleure éducation? C'est ce que croit Francine Duquet, professeure à l'UQAM et responsable du projet Outiller les jeunes face à l'hypersexualisation.

| par Nathalie Bissonnette

Le sujet a été grandement médiatisé au milieu de la décennie 2000, ce qui a permis de sonner l'alarme auprès de la population. Mais la sexologue et professeure Francine Duquet est d'avis qu'il faut nuancer l'ampleur de ce phénomène social. « L'idée n'est pas de transformer l'affaire en un débat, précise-t-elle. La position que l'on adopte dépend de la lunette avec laquelle on décide d'analyser un événement, d'un point de vue sociologique ou éducatif, par exemple. »

Comme le vêtement est un catalyseur, le problème de l'hypersexualisation nous a été dévoilé par la mode. « Mais sur le terrain, ça faisait déjà quelques années que les intervenants et le personnel scolaire devaient composer avec des cas inhabituels et déstabilisants. On observait déjà la pratique d'activités à connotation sexuelle considérées plus marginales qui, jusque-là, s'avéraient des cas isolés. Il y a 10 ans, une fillette du primaire qui devait pratiquer une fellation à un garçon, 9 fois sur 10, c'était un cas d'agression sexuelle. Or, sans représenter une majorité de jeunes, ces cas isolés n'en étaient plus. Mais attention! Je ne suis pas en train de dire que toutes les petites filles en font ou en ont fait. »

Si la sexologue qualifie d'un peu forts les termes *crise* ou *affolement* pour désigner le phénomène d'hypersexualisation qu'a connu le Québec ces dernières années, elle estime toutefois crucial d'offrir aux jeunes des tribunes pour en parler. « Les filles comme les garçons, les plus jeunes comme les plus âgés ont beaucoup de choses à dire sur le sujet. »

Ce constat, Francine Duquet le tient d'une étude exploratoire réalisée entre novembre 2006 et mai 2007 en collaboration avec Anne Quéniart, professeure au Département de sociologie de l'UQAM. Les deux collègues ont mené des entrevues individuelles auprès de 69 élèves montréalais du secondaire, dont 66,2 % de filles, ainsi qu'auprès d'écoliers du primaire. L'étude avait pour but d'identifier ce que les jeunes savent et pensent de l'hypersexualisation. Même s'il est impossible de généraliser les résultats à l'ensemble des jeunes québécois, ces entretiens ont permis de démontrer « l'importance que les jeunes accordent réellement au phénomène d'hypersexualisation », tel qu'il est énoncé dans la conclusion générale de l'étude.

Un certain nombre de jeunes ont donc été entendus. Des membres du personnel scolaire et de soutien aussi, car ils ont été invités à participer à des groupes de discussion. Les auteures de l'étude ont ensuite élaboré des pistes d'intervention. À partir de là, il n'y avait qu'un pas à franchir pour mettre sur pied le projet Outiller les jeunes face à l'hypersexualisation.

Ce programme s'est articulé autour de plusieurs objectifs : diffuser la recherche dirigée par M^me^ Duquet, offrir une formation au personnel du milieu scolaire, de la santé et des services sociaux ainsi que des organismes communautaires pour qu'il intervienne correctement auprès des jeunes en ce qui concerne l'hypersexualisation et, enfin, concevoir des outils didactiques qui aident les jeunes du secondaire à développer un esprit critique envers l'hypersexualisation et ses effets. Parmi ces moyens d'intervention, la trousse Oser être soi-même, disponible depuis quelques semaines, propose aux intervenants qui interagissent avec des jeunes de 12 à 17 ans la tenue d'une vingtaine de rencontres de 75 minutes chacune. Plusieurs thèmes sont abordés : le rapport au corps, la pression des pairs, l'intimité, le désir et le plaisir, les « agirs » sexuels, le consentement, etc. La philosophie d'intervention? Favoriser une démarche globale d'éducation à la sexualité, travailler les repères et les limites, encourager le sentiment d'autonomie personnelle et développer des rapports égalitaires.

L'éducation… encore et toujours!

Pour Francine Duquet, l'éducation et la communication constituent des moyens incontournables pour contrer les effets pervers de phénomènes comme l'hypersexualisation, la surenchère de la sexualité et la sexualisation précoce.

Les résultats de son étude confirment que les jeunes ados sont confrontés de plus en plus tôt à des réalités sexuelles de toutes sortes. Et cette somme de messages pourrait poser problème dans la mesure où ils n'ont pas de réelle tribune pour en

SOMMAIRE

discuter, y réfléchir, comprendre, nuancer, voire réagir collectivement à cette surenchère sexuelle. Les auteures estiment qu'il y aurait lieu de se demander s'ils ont la possibilité de discuter et d'exprimer leurs émotions à la suite du visionnement d'images qui les ont interpellés. « À une époque où l'on vit dans un "monde des possibles", les pratiques sexuelles n'échappent pas à cette tendance. Mais si c'est possible, est-ce souhaitable? La réponse est non. Les jeunes sont intelligents, il faut donc les faire réfléchir sur le sens et les éclairer sur l'ensemble des dimensions de la sexualité. La sexualité, c'est beau, mais ça peut aussi devenir une arme pour violenter, humilier ou contrôler. Est-ce que cette représentation de la sexualité me ressemble? Ils doivent être amenés à se poser la question. »

Et que penser de la légitimité du désir sexuel des adolescents, gars et filles? « Il est important de reconnaître leur désir comme légitime, mais il faut d'abord et surtout le mettre en contexte dans un rapport à l'autre. La sexualité n'est pas uniquement la rencontre d'organes génitaux; elle tient compte de plusieurs dimensions, comme sa propre pudeur, son histoire personnelle. La sexualité se vit en relation avec l'autre. »

Souvent perçue comme absente ou insuffisante, l'éducation sexuelle en milieu scolaire est couramment faite dans une optique de prévention et de protection – ce qui est important puisqu'il s'agit d'un enjeu de santé publique. Bien. Mais cela ne doit pas nous donner le sentiment du devoir accompli, estime la sexologue. « La réflexion sur la sexualité est nécessaire. Non pas dans une perspective traditionnelle et rigide, mais plutôt de manière à ce que nos jeunes ne soient pas piégés par l'adhésion à des pratiques sexuelles reconnues comme étant la norme. À ce qu'ils soient capables de faire des choix éclairés parce qu'ils auront développé leur sens critique. »

« On veut tous leur bonheur, lance Francine Duquet. Notre défi est de les outiller pour qu'ils grandissent bien. C'est le rôle des adultes présents dans l'entourage des jeunes de leur fournir des repères en posant un regard bienveillant sur eux. Est-ce hyper moralisateur de poser des limites en matière de sexualisation précoce? Non. Pas plus qu'il ne s'agit là de culpabiliser les filles. Il en va plutôt de la qualité des rapports que les jeunes entretiendront, et de l'héritage que nous souhaitons leur laisser. La connaissance donne du pouvoir. » ::

POUR AMÉLIORER L'ÉDUCATION SEXUELLE

Francine Duquet est aussi l'auteure du document *Outils pour l'intégration de l'éducation à la sexualité dans la réforme de l'éducation*, réalisé conjointement par le ministère de l'Éducation et le ministère de la Santé et des Services sociaux en 2003. S'adressant aux enseignants et au personnel des services complémentaires qui travaillent dans les écoles primaires et secondaires, ainsi qu'à leurs partenaires du réseau de la santé et des services sociaux, l'ouvrage a été distribué à toutes les directions d'écoles afin que l'enseignement de l'éducation à la sexualité soit prodigué dans chacune d'elles. L'idée était que « tous devaient se sentir concernés, sans que tous ne soient mandatés explicitement pour enseigner ce contenu ». Mais lorsque l'éducation à la sexualité devient la responsabilité d'un ensemble de partenaires, il peut s'avérer difficile d'en contrôler la qualité.

Jusqu'ici, les deux ancrages principaux pour l'éducation à la sexualité sont les cours Éthique et culture religieuse et Science et technologie. Est-ce suffisant? « Le défi est de s'assurer qu'il ne s'agit pas d'une petite matière, souligne l'auteure. Pour cela, il faut coordonner la mise en œuvre du contenu et, par ricochet, effectuer un certain contrôle de la qualité. Or, ce n'est pas le cas partout et tout le temps. »

PLUS D'INFO :

www.hypersexualisationdesjeunes.uqam.ca

SOMMAIRE

Mes Terre-Neuviennes

Elles sont d'abord Terre-Neuviennes comme nous sommes avant tout Québécoises. Leur coin de pays, elles le racontent, l'écrivent ou le chantent, même en français. Au-delà de la distance, nous sommes des mêmes eaux.

| par Jacinthe Tremblay

Je ne sais rien du mouvement des femmes à Terre-Neuve. Mais au fil d'une douzaine de séjours sur leur île en 30 ans, j'ai croisé plusieurs Terre-Neuviennes en mouvement. Pour préserver et faire rayonner leur culture. Pour améliorer le sort de leur communauté. Entre autres. En m'installant au clavier pour les présenter, deux prénoms me sont d'abord venus en tête : Anita et Zita. Puis plusieurs autres. Des mots-clés aussi, pour mieux situer le contexte de leurs actions. En oubliant K, W, X et Y, il y avait là matière à un abécédaire…

Anita (Best). Elle avait un an lors du référendum de 1948 qui a scellé l'adhésion de Terre-Neuve à la Confédération canadienne, par une mince majorité de 52 %. « Quand ma grand-mère a appris ce résultat, elle a, comme plusieurs femmes d'ailleurs, revêtu un brassard noir en signe de deuil. Elle l'a porté jusqu'à sa mort », m'a-t-elle raconté. Pour exprimer son identité, Anita a trouvé une autre voie : elle chante les mots et les airs des ancêtres. Les siens, Irlandais, mais aussi ceux des francophones de la côte ouest de l'île. À l'Université Memorial, elle enseigne également l'histoire sociale de Terre-Neuve à travers ses chansons. Une histoire remplie de marins et de pêcheurs; de mères de nombreux enfants, redoutant la cruauté de la mer ou pleurant leurs naufragés; de femmes fortes tenant le fort; d'un peuple exploité par de riches marchands; d'amours et de tours pendables aussi. « Sans les chansons, la musique et l'humour, les gens du peuple auraient pleuré sans arrêt tellement leur vie était dure », m'a-t-elle expliqué en 2008, pendant le Newfoundland & Labrador Folk Festival de St. John's, organisé par la Folks Arts Society, dont elle est la présidente.

Bateaux. Au milieu des années 1970, le port de St. John's était rempli de gigantesques navires étrangers pleins à ras bord de morues. Les villages environnants vivaient aussi de ces pêches miraculeuses. Aujourd'hui, les pétroliers dominent le port de la capitale. Dans les communautés côtières, des milliers d'anciens pêcheurs vont sur la *Mainland* (ainsi appellent-ils le Canada) pour travailler. Leurs femmes tiennent le fort, sur l'île…

Colleen (Power). Auteure-compositrice-interprète de langue maternelle anglaise, elle a signé, en 2007, le premier album de chansons contemporaines en français de la province : *Terre-Neuvienne*. Un geste audacieux dans une province qui compte 99,5 % d'anglophones! Son amour de notre langue lui vient de son enfance à Placentia (autrefois Plaisance). Cette localité fut, sous Louis XIV, la capitale française de Terre-Neuve. Colleen a reçu à deux reprises le titre d'artiste alternative de l'année par MusicNL, l'équivalent de l'ADISQ. Cette mère de bientôt trois enfants a son île dans la peau, au point de s'en être fait tatouer les contours sur son bras droit.

Divorce. En 2003, la province affichait le plus bas taux de divorce au Canada, 15,9 %, soit trois fois moins que le Québec, à 46,1 %.

Exil. En 2004, 87 % de la population vivant à Terre-Neuve en 1992 y habitait encore. Environ 5 % avait quitté l'île pour l'Ontario et 4 % pour l'Alberta.

Françoise (Enguehard). Depuis son arrivée sur l'île il y a plus de 30 ans, cette native de Saint-Pierre-et-Miquelon a largement contribué à la reconnaissance des droits des Franco–Terre-Neuviens, entre autres le droit à leurs écoles. Depuis 2006, elle est présidente de la Société nationale de l'Acadie. Françoise est également la lauréate 2010 du Prix des lecteurs de Radio-Canada pour son roman *L'archipel du docteur Thomas*.

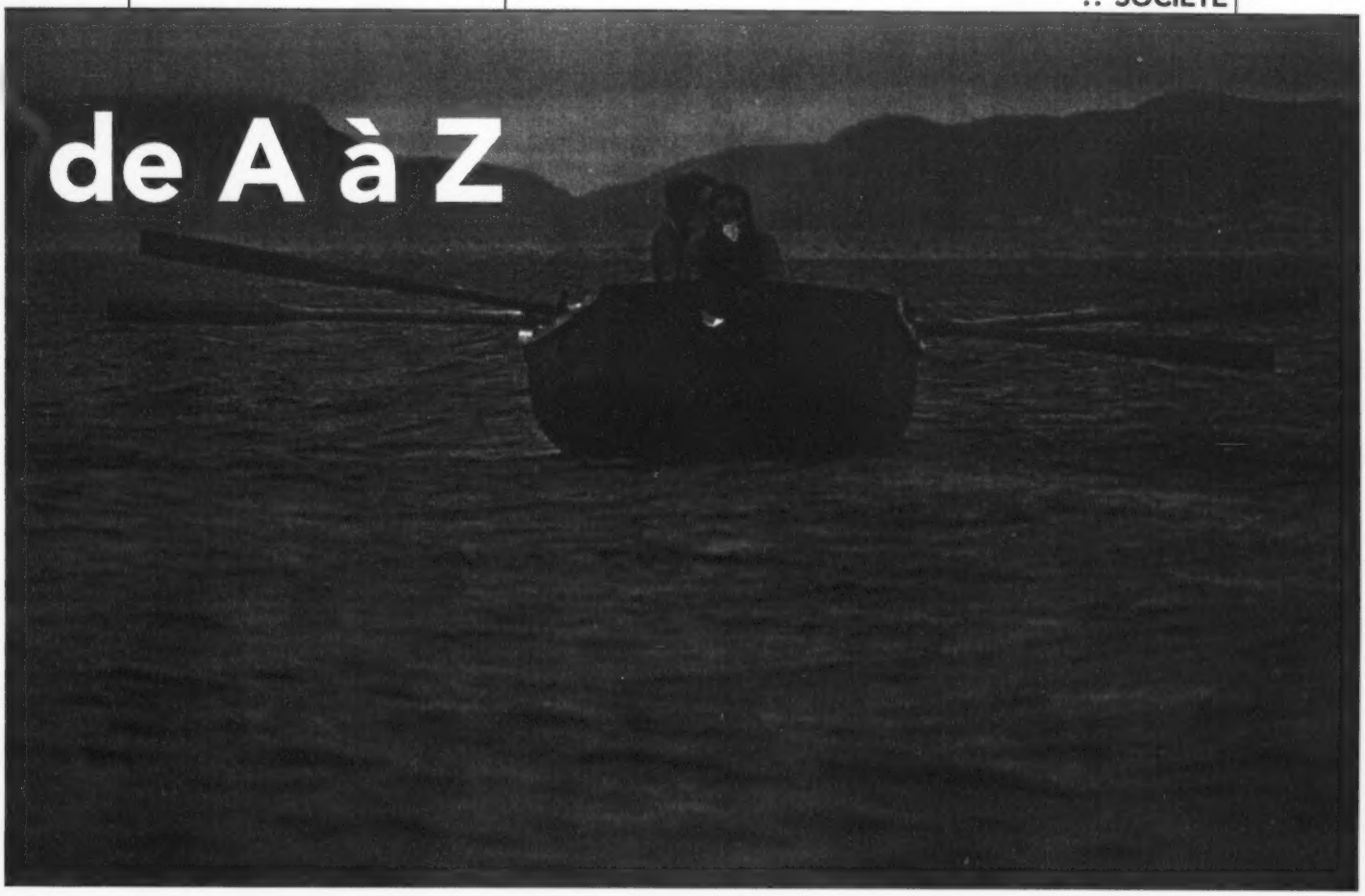
Guinness. La célèbre bière irlandaise est reine au Ship, un pub incontournable de St. John's pour découvrir la vitalité et la diversité de la scène musicale de l'île.

Humour. Parmi les humoristes canadiennes, la plus cinglante dénonciatrice des injustices commises envers les femmes et les démunis est la Terre-Neuvienne Mary Walsh. Son hilarante galerie de personnages a franchi les frontières de l'île grâce à l'émission *This Hour Has 22 Minutes*, sur CBC, dont elle est la conceptrice. Elle met sa notoriété au service de plusieurs combats,

Jacinthe Tremblay

SOMMAIRE

de A à Z



comme le maintien d'un système public de santé… en santé. Pour son apport à l'éveil social des Canadiens, l'Université McGill lui a décerné un doctorat *honoris causa* en 2009.

Île. Immense. La septième plus grande de la planète. Des icebergs la frôlent d'avril à juillet.

Janette (Planchat). En 1999, cette Écossaise de naissance a fondé Teatro, la seule troupe de théâtre jeune public francophone de la province. Elle la dirige toujours. Elle est également membre de la chorale francophone de St. John's, La Rose des vents.

Linda (Lafortune). Pendant ses années terre-neuviennes (2001-2009), cette artiste québécoise créait des épinglettes aux formes des jolies maisons de bois de St. John's. L'un de ces bijoux a financé et fait connaître un refuge pour femmes victimes de violence conjugale. Elle en avait représenté la façade sur l'épinglette et gravé, au verso, le numéro de téléphone. Le bijou pouvait être offert à des femmes dans le besoin, même en présence de leur mari.

Mary (Barry). Cette native de St. John's a eu la piqûre pour le français et la chanson à Québec, en 1984. Venue dans la Belle Province pour quelques jours, elle est restée sept ans avant d'aller étudier la musique en Colombie-Britannique, puis de faire des spectacles partout au pays. De retour dans sa ville d'origine, elle a lancé en février dernier son quatrième album, *Chansons irisées*, réalisé à Québec par Bruno Fecteau, le directeur musical de Gilles Vigneault.

Natalie (Beausoleil). Sociologue et artiste originaire de Québec, elle vit à St. John's. Elle enseigne au Département de santé communautaire et des sciences humaines de la faculté de médecine de l'Université Memorial. Elle est la cofondatrice et la codirectrice du réseau canadien Body Image Network, dont la mission est d'amener les jeunes à développer une image corporelle positive pour prévenir les désordres alimentaires.

Obésité. À 23 %, la population de Terre-Neuve-et-Labrador se classe au troisième rang en ce qui a trait au taux d'obésité au Canada (derrière les Territoires du Nord-Ouest et le Nunavut). Et elle occupe la triste première place au palmarès de l'embonpoint, à 37 %.

Pamela (Morgan). Une des grandes voix de l'île. Elle a été la chanteuse du groupe pionnier du rock-trad au Canada : Figgy Fuff (dont le nom renvoie au cousin terre-neuvien du pouding chômeur). « Quand nous avons joué à la place Jacques-Cartier, à Montréal, dans les années 1970, les gens

SOMMAIRE

nous trouvaient trop rock. Quand j'y suis retournée plus tard, en solo, les gens me trouvaient trop trad », m'a un jour confié Pamela.

Québec. « Nous avons tellement en commun avec les Québécois! Une culture différente du reste du Canada et une capacité exceptionnelle à faire la fête. » Cinq minutes de conversation au Ship ont suffi pour entendre ça.

Rocher ou The Rock. Le surnom de Terre-Neuve. À cause de sa géologie.

Santé? Les Terre-Neuviennes ont été les premières victimes connues des ratés des tests de cancer du sein, en 2007.

Travail. En 2006, seulement 48 % des Terre-Neuviennes occupaient un emploi rémunéré (contre 56 % des Québécoises). Leur revenu d'emploi représentait seulement 65 % de celui des hommes.

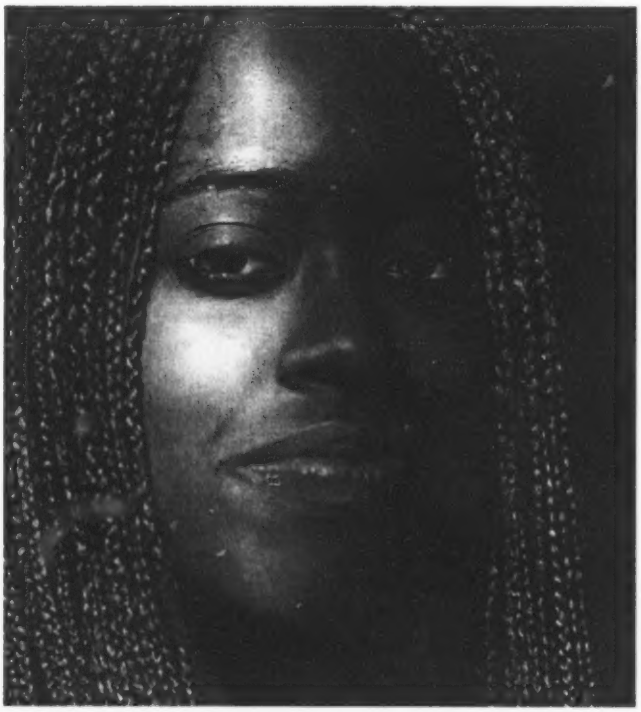
Université. Toujours en 2006, seulement 12 % de la population terre-neuvienne possédait un diplôme universitaire. Le plus bas taux au Canada. Elle détient par contre le taux le plus élevé de diplomation postsecondaire, à 35 %.

Vote. Les Terre-Neuviennes ont obtenu le droit de vote en 1925, soit 15 ans avant les Québécoises. Elles devaient cependant avoir 25 ans pour s'en prévaloir. En 1948, elles ont pu voter à 21 ans, comme les hommes.

Zita (Cobb). Cette richissime philanthrope consacre sa fortune, son temps et ses puissants réseaux à contrer l'exil des habitants des îles Fogo et Change – à 16 kilomètres au large de Terre-Neuve – en transformant ces dernières en destinations géotouristiques d'envergure internationale vouées aux arts, à la culture, à la gastronomie et à l'environnement. Par l'entremise de la fondation de Zita, la Shorefast (« amarres » en français), une course annuelle de petits bateaux à rames est organisée entre les deux îles. Le montant des bourses remises aux gagnantes et aux gagnants est identique. ::

SOMMAIRE

Pâles d'envie



| par Elisabeth Roy Trudel

Plusieurs Africaines tentent de blanchir leur teint d'ébène au moyen de crèmes toxiques. Dans cette quête d'un épiderme plus clair, certaines y laissent... leur peau.

Jeanne devait être jolie avant l'apparition des taches rouge vif qui parsèment son visage. Avant qu'elle ne commence, à l'instar de ses compatriotes africaines, à se blanchir la peau. La première fois qu'elle a eu recours à des produits éclaircissants, Jeanne n'avait que 14 ans. Elle a d'abord emprunté la crème décolorante de sa grande sœur, puis s'est acheté différentes lotions commerciales. La Burkinaise a aussi brièvement flirté avec des mélanges faits maison, à base de javellisant. La

jeune fille a rapidement déchanté lorsque sa peau s'est mise à piquer, à brûler, puis à rougir. Mais le mal était fait.

La dépigmentation artificielle, qui consiste à se décolorer des parties du corps (ou le corps entier) au moyen de produits parfois très toxiques, est largement répandue sur le continent africain. Elle séduit surtout les femmes qui, souvent, deviennent accros dès l'adolescence, mais gagne en popularité auprès des hommes. Aussi appelée *xeesal* ou *leeral* au Sénégal, *tacha-tcho* au Mali, ou dépigmentation cutanée cosmétique par les experts de la santé, la décoloration de la peau à des fins esthétiques n'est pas un phénomène récent. Les premiers cas africains rapportés dans la littérature médicale remontent au début des années 1970.

L'aspect le plus inquiétant de cette pratique? Ses effets secondaires, d'autant plus qu'ils ne se manifestent que plusieurs semaines, voire des mois après les premières applications. Si bien que souvent, les femmes ne font pas le lien entre l'emploi d'un produit et l'apparition des symptômes. Et comme l'effet décolorant est éphémère, elles doivent sans cesse recourir aux éclaircissants afin de conserver leur teint...

La plupart des produits sur le marché sont fabriqués à base d'hydroquinone et de corticoïdes, des composés qui se révèlent néfastes s'ils ne sont pas destinés à un usage médical spécifique qui n'a rien à voir avec la dépigmentation de la peau. Quant aux concoctions artisanales, elles ne sont pas moins nocives puisqu'elles contiennent généralement de l'eau de Javel, des sels de mercure ou du peroxyde. Les complications dermatologiques sont nombreuses : l'acné, les vergetures, les mycoses et la gale comptent parmi les plus fréquentes. Des effets secondaires plus sérieux, tels le diabète, l'hypertension et l'insuffisance rénale, ont aussi été rapportés chez maintes adeptes. Sans compter que plusieurs médecins soupçonnent que l'application à long terme de ces substances chimiques sur la peau augmente l'incidence de certains cancers.

L'idéal mulâtre

On a longtemps expliqué le désir d'avoir une peau claire par un présumé sentiment d'infériorité par rapport aux colonisateurs européens. Être blanc était synonyme de succès et d'argent, donc de bonheur. Mais plusieurs dermatologues africains contredisent cette hypothèse. D'abord parce qu'il n'a jamais été question de devenir blanc, mais plutôt de *s'éclaircir* le teint. De plus, des études récentes suggèrent que la dépigmentation artificielle serait un phénomène de mode, et la motivation principale, purement esthétique : tout comme les Occidentaux ont un penchant pour les peaux bronzées, les Africains sont à la recherche d'un teint harmonieux et attrayant, incarné par une peau de mulâtre. Pour accéder à cet idéal, les produits décolorants semblent une solution facile et efficace. Les standards de beauté véhiculés par les vedettes américaines exercent-ils une grande influence? Sans doute. Mais les dermatologues africains précisent que le problème vient aussi de l'intérieur : de nombreuses stars africaines se soumettent à ces mêmes critères… et les répandent.

Dre Fatima Ly, dermatologue à l'Institut d'hygiène sociale de Dakar, au Sénégal, déplore que son service doive investir plus de la moitié de ses maigres ressources financières à soigner les nombreuses victimes de la dépigmentation artificielle. Elle blâme principalement l'industrie pharmaceutique et l'inertie des gouvernements. « Il y a perpétuellement de nouveaux éclaircissants dangereux sur le marché, alors que les produits de qualité sont rares et coûtent jusqu'à six fois plus cher. »

À preuve, l'étalage d'Audette, dans un marché populaire d'Abidjan, en Côte d'Ivoire, regorge d'éclaircissants. Après quelques hésitations, la jeune femme avoue s'être éclairci la peau par le passé. « Un teint pâle, c'est tellement plus beau! dit-elle avec un sourire coquet. Et puis, ce n'est pas aussi dangereux qu'on se l'imagine. Surtout si on choisit les bons produits et qu'on ne fait pas de mélanges. C'est ça, le problème : les femmes qui utilisent plusieurs crèmes à la fois. » Sa voisine de kiosque, Sandrine, a une opinion plus tranchée. « C'est idiot de vouloir changer, surtout s'il y a du danger! s'indigne celle qui se dit fière de son teint ébène. Je ne comprends pas pourquoi les femmes chez nous s'éclaircissent la peau. Nous sommes belles au naturel! »

La dépigmentation cosmétique demeure taboue. Les statistiques sur sa prévalence en Afrique de l'Ouest varient énormément selon le pays, la ville et même le quartier. On estime quand même que près de 70 % de la population a recours à des produits éclaircissants. Il fut un temps où les victimes étaient stigmatisées : celles qui osaient consulter pour des complications étaient rejetées par les médecins. Aujourd'hui, les dermatologues du monde entier reconnaissent que la dépigmentation artificielle est un problème de santé publique en pleine croissance et qu'il y a urgence d'agir.

Quelques recherches avançant des estimations crédibles commencent à émerger, mais les résultats varient encore beaucoup. Par exemple, certaines affirment qu'entre 25 et 65 % des

SOMMAIRE

Africaines se décolorent la peau, alors que les résultats d'une autre recherche évoquent une proportion allant de 25 à 96 % en ce qui concerne les femmes de l'Afrique subsaharienne. Il est pratiquement impossible d'établir la proportion de femmes adeptes de cette pratique par rapport aux hommes, car aucun véritable échantillonnage n'a été réalisé.

Mais le mal est loin d'être enrayé : cette pratique est bien ancrée dans les mœurs, tant au quotidien que lors d'occasions spéciales. Par exemple, la forte pression sociale liée aux grandes cérémonies (mariages, baptêmes...) encourage la décoloration; un teint plus pâle permettrait de séduire les hommes et de trouver un mari plus facilement. Et la publicité omniprésente et mensongère n'aide pas. À Abidjan, les panneaux d'affichage qui vantent les mérites des produits éclaircissants mais taisent leurs effets potentiellement néfastes abondent, autant dans les petits magasins qu'en bordure des autoroutes. Les campagnes publicitaires pour d'autres biens de consommation, tels les téléphones cellulaires et les vêtements, ont systématiquement recours à des modèles mulâtres.

Sensibiliser et réglementer

Dre Ly est convaincue que pour éradiquer la décoloration artificielle, il faut sensibiliser la population. C'est pourquoi elle préside l'Association internationale d'information sur la dépigmentation artificielle (AIIDA). Depuis sa création en 2002, cette ONG basée à Dakar tient régulièrement des séances d'information dans les quartiers populaires de la ville.

L'an dernier, les organisateurs d'un concours de beauté ont fait leur part pour décourager la décoloration artificielle et promouvoir une image plus saine des femmes : ils ont mis sur pied la première compétition au monde qui exige explicitement que toutes les candidates aient un teint naturel. Miss Authentica Côte d'Ivoire a attiré l'attention de plusieurs grands médias étrangers, mais la réaction à l'intérieur des frontières ivoiriennes a été très mitigée. « On s'est attaqué à toute l'industrie de la décoloration, une industrie très puissante chez nous, explique Edmond Etty, gérant du concours. Le gros problème est que la décoloration artificielle est partout. Des membres de toutes les couches de la population utilisent des crèmes décolorantes… même les ministres et les députés! Comment pouvons-nous espérer faire changer les mentalités alors que ceux-là mêmes qui pourraient provoquer des changements légaux défendent cette pratique? »

Aurélie Grimbergh

Dans leurs kiosques d'un marché populaire d'Abidjan, en Côte d'Ivoire, Sandrine et Audette vendent des produits éclaircissants.

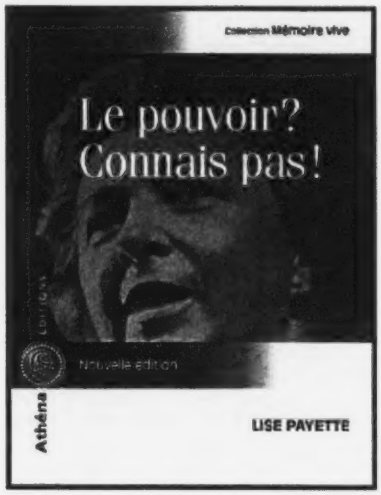
LA BLANCHE CRÈME À MONTRÉAL

Montréal n'échappe pas à la frénésie de la peau claire. Dans l'ouest de la ville, rue Sherbrooke, Queen Mary ou Victoria, des dizaines de boutiques et de salons de beauté africains offrent des produits à base d'hydroquinone et autres substances décolorantes. Lorsqu'on les questionne, les vendeurs, gérants et propriétaires se font discrets. Ceux qui osent s'exprimer accusent les fournisseurs de Toronto, des États-Unis ou encore d'Afrique de mentir sur la composition réelle des produits. N'empêche, ces crèmes et lotions se retrouvent sur les tablettes de leurs magasins.

La dépigmentation artificielle est aussi répandue parmi les populations d'origine africaine vivant dans les métropoles européennes et nord-américaines. Si une réglementation limite à 2 % la concentration maximale d'hydroquinone de tous les produits vendus dans l'Union européenne, les produits de beauté illicites abondent sur le marché noir. En juillet 2009, les autorités françaises ont saisi des dizaines de milliers de ces cosmétiques et arrêté plusieurs personnes qui alimentaient le territoire français et certains pays voisins. La situation a poussé la mairie de Paris à lancer, en novembre de la même année, une grande campagne d'information sur les dangers de la décoloration.

Dre Ly rêve d'une réglementation à l'image de celle de l'Union européenne pour les pays africains. À l'heure actuelle, seule la Gambie a adopté une loi qui bannit la dépigmentation artificielle. Au Sénégal, la loi se limite à interdire cette pratique chez les élèves. En attendant que le gouvernement prenne ses responsabilités et durcisse la réglementation sur les produits cosmétiques, la dermatologue de Dakar et l'AIIDA poursuivent leurs activités de sensibilisation. « Il faut essayer chaque jour de gagner une bataille pour que la dépigmentation artificielle ne soit bientôt plus qu'un mauvais souvenir... » ::

SOMMAIRE



La belle aventure

Députée du Parti québécois de 1976 à 1980, Lise Payette a témoigné de son passage mouvementé en politique avec son livre *Le pouvoir? Connais pas!*, paru en 1982. Après environ 30 ans de silence sur cette période, l'auteure et journaliste réédite son récit, auquel elle ajoute un préambule et un nouveau chapitre qui louange l'indépendance des femmes, et appelle à celle du Québec.
Conversation avec une dame de cœur.

| Propos recueillis par Pascale Navarro

Gazette des femmes: *Pourquoi avez-vous décidé de republier votre livre, dans une nouvelle édition?*

Lise Payette: Une jeune éditrice est venue me voir avec un projet très clair. Elle et d'autres jeunes femmes s'intéressaient à mon histoire, et déploraient qu'il n'y ait pas de livres de politiciennes qui décrivent les choses de l'intérieur. Je me suis aperçue qu'en effet, peu de femmes avaient écrit sur leur expérience politique. Étonnant, car il commence à y en avoir quelques-unes. Pourquoi n'écrivent-elles pas? Je crois que certaines auraient dû le faire. On a besoin de leurs témoignages.

Qu'est-ce qui a changé en 30 ans?

En relisant mon livre, j'ai constaté que rien n'avait réellement changé. Les femmes sont incapables de prendre des décisions qui leur appartiennent. Elles se font les porte-parole du premier ministre. Presque toujours sur la ligne de feu, toujours en faveur, jamais contre. Elles s'éteignent quand elles arrivent en politique.

Mais les hommes qui deviennent ministres ne «s'éteignent»-ils pas aussi, parfois?

Oui, le poste de ministre n'est pas fait pour briller. Mais les femmes prennent la loyauté au gouvernement très au sérieux. En général, elles ont un sens du devoir, de l'appartenance. Elles l'appliquent en politique comme ailleurs. C'est pour ça que j'attends de voir une femme première ministre. À ce moment-là seulement, on saura si ça change quelque chose, une femme au pouvoir. Car jusqu'à maintenant, le pouvoir appartient au premier ministre et à lui seul.

Les femmes ministres doivent-elles parler au nom des femmes, comme vous l'avez fait lorsque vous étiez au gouvernement?

Oui, je crois que c'est nécessaire. Sinon, qui le fera? En ce qui me concerne, je l'ai fait jusqu'aux Yvettes (voir encadré p. 28). Le jour où l'on m'a demandé, après cet épisode, «Au nom de qui parles-tu?», je me suis dit que je n'avais plus ma place, que je ne pouvais plus parler au nom des femmes.

Qu'attendez-vous des femmes en politique aujourd'hui?

J'aimerais par exemple qu'elles forment un caucus féminin au sein du gouvernement. Qu'elles se réunissent une fois par semaine pour analyser leurs actions ainsi que l'impact sur les femmes des décisions prises par le gouvernement. Qu'on aborde les dossiers dans une perspective féministe. S'il y avait une telle structure, je me sentirais rassurée, en tant que femme. J'aurais beaucoup souhaité avoir ça dans mon temps.

Tout de même, est-ce que les femmes ne sont pas plus présentes en politique?

Pas autant qu'on veut le croire. Je vous donne un exemple : on crée une

SOMMAIRE

commission d'enquête sur le processus de nomination des juges entièrement composée d'hommes [la commission Bastarache]… N'y avait-il aucune femme capable de faire le travail? La première avocate à qui l'on a posé la question a répondu qu'elle n'était pas féministe, *mais* qu'elle trouvait effectivement ça choquant. Moi, je réponds : si elle n'est pas féministe, elle ferait bien de l'être! Il serait temps! Je veux bien qu'on dise que l'égalité est atteinte, et que les féministes peuvent « relaxer ». Mais une occasion comme celle-là nous montre que nous nous illusionnons. Autre exemple : la commission Bouchard-Taylor concernait au premier chef les femmes, mais aucune ne figurait à sa présidence. Pourquoi ne dénonce-t-on pas davantage ces aberrations?

Que proposez-vous?

Lorsque je siégeais, c'était une de mes priorités : chaque fois qu'il y avait des nominations uniquement masculines, je demandais si on ne pouvait pas faire l'effort de trouver des femmes. Il faut continuer. Dans un gouvernement qui compte beaucoup de femmes comme celui que nous avons actuellement, ce serait plus facile à exiger.

Est-ce que la politique actuelle vous décourage?

Au contraire! Je pense que nous vivons une période extraordinaire. Là où les gens perçoivent du désespoir, je vois plutôt que les citoyens font un doctorat en politique! Tout ce que le grand public soupçonne nous est confirmé : corruption, collusion pour le financement des partis, etc. Aujourd'hui, le citoyen ne peut plus dire qu'il ne sait pas. Je crois que ça va donner des résultats. Les femmes aussi apprennent. Je reçois des lettres ouvertes contenant de fines analyses politiques qu'on ne lisait pas il y a 20 ans (NLDR : Lise Payette tient une chronique au quotidien *Le Devoir* depuis 2007).

En 1982, vous aviez écrit dans votre livre : « Le jour où les femmes seront élues à égalité avec les hommes, il y aura un changement. » Nous avons eu un Conseil des ministres paritaire pendant presque deux ans. Est-ce assez long pour constater un changement?

Non. C'est l'ingénierie politique qu'il faut changer.

C'est-à-dire?

Le fonctionnement du quotidien politique. Par exemple, il ne faudrait plus siéger le soir. À 18 h, tout le monde devrait rentrer à la maison. Et j'irai plus loin : je déménagerais le parlement à Montréal. C'est un non-sens. La vie du Québec est à Montréal. Les politiciens et les politiciennes doivent faire le voyage sur une base régulière. Ça n'arrange que les hommes; ils arrivent à la maison et le linge est propre, tout est fait. Pour les femmes, c'est différent. Je viens d'apprendre qu'il n'y a toujours pas de garderie à l'Assemblée nationale. Je n'en reviens pas! La réingénierie, ça va jusque-là.

Et sur le plan politique?

Encore un exemple : il se perd un temps fou en chambre parce que souvent, les députés n'ont rien à dire de particulier, mais ils doivent parler, sinon les citoyens se demandent ce qu'ils font là. Chacun doit prendre la parole, parfois sur des sujets futiles… C'est comme faire du temps! Ça n'a pas de sens ça

Convaincue de la nécessité d'une représentation équitable des femmes et des hommes en politique, Lise Payette écrivait au dos de son ouvrage en 1982 : « Il faut, il faudra plus de femmes en politique active. Ce n'est que par le nombre que nous aurons prise sur le pouvoir quel qu'il soit. »

Mars 1980, campagne référendaire au Québec. Lise Payette prononce une conférence devant une foule partisane où elle dénonce le sexisme encore présent dans les manuels scolaires québécois. Son but : aider les femmes à sortir des rôles stéréotypés dans lesquels elles sont confinées. Elle cite un extrait mettant en scène Guy, faisant du sport, et sa sœur Yvette, essuyant la vaisselle et balayant le tapis. Elle enchaîne en précisant qu'elle est elle-même une Yvette, que les femmes en sont toutes en raison de l'éducation qu'elles ont reçue. Elle affirme que Claude Ryan, alors chef de l'opposition libérale et à la tête du camp du Non, serait du genre à vouloir que les femmes restent des Yvettes. Elle ajoute : « Il est d'ailleurs marié à une Yvette. » Maladresse qu'elle reconnaît rapidement, mais qui lui vaudra insultes et mépris. M^me^ Payette s'excuse en chambre, mais le mal est fait. Et l'incident prend de l'ampleur. Un mouvement des Yvettes s'organise autour du Comité du non. Les femmes sont divisées. En dépit de la tournure malheureuse des événements, le but premier est atteint : Lise Payette a réussi à convaincre le ministre de l'Éducation d'éliminer le sexisme dans les manuels scolaires.
(N. Bissonnette)

SOMMAIRE

non plus. Il faut changer ces façons de faire.

Avez-vous senti que votre venue en politique avait pour but de faire bonne impression, d'améliorer l'image du gouvernement?

Vous savez, personne n'est venu me chercher. C'est moi qui ai appelé le premier ministre Lévesque pour travailler à l'indépendance du Québec. Ma seule expérience en politique consistait à avoir conduit madame Thérèse Casgrain dans ses déplacements. Lorsque j'ai dit à Lévesque que je ne reviendrais pas, il m'a répondu que c'était dommage, que j'avais toutes les qualités pour le remplacer… Je lui ai dit qu'il ne comprenait pas : j'étais allée en politique pour servir mon « pays ». Je ne voulais pas être première ministre. Je n'avais pas non plus réalisé ce que ça allait me coûter d'aller en politique. Contrairement à un professeur en sabbatique, je ne pouvais pas revenir à mon travail – celui d'animatrice à la télé, ce que je savais faire le mieux. J'ai dû me réinventer. Je l'ai fait plusieurs fois dans ma vie.

Auriez-vous fait les choses autrement si vous aviez su ce qu'exigeait la politique?

Non, ça ne me ressemble pas. Je me suis engagée sans penser à tout ce que cela entraînerait. Mais j'en sors gagnante, je crois.

Peut-être que nous, les femmes, sommes sorties perdantes de votre retrait de la politique...

D'avoir été séparée des femmes après l'événement des Yvettes fut le plus douloureux. Car je croyais avoir suffisamment investi dans cette relation avec les femmes, qu'on était solidaires. Il faut se souvenir qu'à l'époque, j'étais la seule à parler de féminisme et de dossiers féministes dans les médias. La première à parler de moyens anticonceptionnels – et je devais souvent rendre des comptes à mes patrons de Radio-Canada. J'avais le sentiment d'avoir établi un lien profond avec les femmes. On pouvait me reprocher beaucoup de choses, mais pas de les avoir trahies. Or elles, elles l'ont fait : c'étaient mes amies, c'étaient elles qui étaient au Forum, dans le camp du Non. J'ai perçu cet événement comme une trahison. Ç'a été très dur.

Mais est-ce que ce n'est pas ça, la politique?

Je souhaite que non. Que la politique, chez les femmes, ne se fasse pas de cette façon-là. ::

SOMMAIRE

Le journal d'affaires
de Québec et Chaudière-Appalaches

■ ACTUALITÉS ■ ÉVÉNEMENTS ■

DOSSIERS THÉMATIQUES:
Ne manquez pas notre cahier spécial
Femmes d'affaires et de réussite
en mai 2011

www.chefs-entreprises.ca

ÉVA CIRCÉ-CÔTÉ

Une étoile dans le noir

Dans une biographie fouillée, l'historienne des femmes Andrée Lévesque nous présente une journaliste iconoclaste dont la simple existence éclaire son époque d'une lumière différente, Éva Circé-Côté.

| par Sophie Doucet

Quand, au fil de ses recherches sur les discours normatifs dans l'entre-deux-guerres, Andrée Lévesque est tombée sur les écrits de Julien St-Michel, dans *Le monde ouvrier* des années 1910, elle n'en revenait pas. Malgré le climat ultracatholique et ultraconservateur de l'époque, ce journaliste en appelait à la tolérance et à la réglementation de la prostitution, au salaire égal pour un travail égal pour les femmes, à la lutte contre la corruption municipale, au droit à l'éducation supérieure pour les filles. Avec un point de vue aussi progressiste et un nom pareil, il devait être européen, a pensé l'historienne de l'Université McGill.

Éva Circé-Côté considérait qu'un monde meilleur serait celui où l'instruction viendrait à bout de la misère, où les femmes auraient plus de droits.

Elle se trompait. Non seulement Julien St-Michel était Québécois, mais il était… une femme! C'est son éditrice aux Éditions du remue-ménage, Rachel Bédard, qui a découvert la supercherie en publiant une anthologie de poésie féminine. En effet, Julien St-Michel était une poète qui signait ses œuvres Colombine et avait pour nom véritable Éva Circé-Côté. Andrée Lévesque était renversée! Mais qui était cette Québécoise qui avait des opinions si radicales et si avancées pour son époque dont elle, l'historienne spécialisée en histoire des femmes, n'avait jamais eu vent? C'est ce qu'elle allait découvrir en lui consacrant une biographie (*Éva Circé-Côté, libre-penseuse 1871-1949*, publiée en juin dernier).

La plume et l'esprit libres

Cachée sous ses multiples noms de plume, Éva Circé-Côté a publié des centaines de chroniques dans *Les débats, L'avenir du Nord, Le pays.* Elle y décrivait un Montréal bigarré et vivant, celui des tramways et des marchés, avec un sens du détail qui n'est pas sans rappeler celui d'Émile Zola, remarque Andrée Lévesque. Elle a créé le magazine *L'Étincelle*, écrit des pièces de théâtre, commis un essai sur Louis-Joseph Papineau, en plus d'avoir contribué à fonder la Bibliothèque municipale de Montréal et d'y avoir travaillé comme bibliothécaire. Malgré cela, elle est tombée dans les oubliettes de l'histoire. « Elle ne cadrait pas dans le portrait de son époque que les historiens et les intellectuels ont voulu montrer », explique sa biographe en rappelant que le passé est construit.

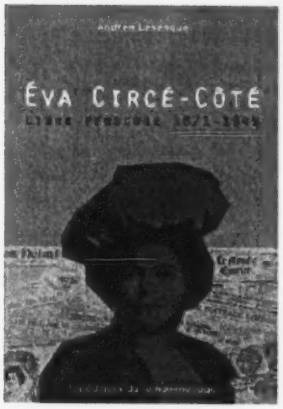
Fille d'un marchand d'habits pour hommes montréalais, Éva Circé est née en 1871 et a étudié chez les sœurs de Sainte-Anne, à Lachine. À l'aube de l'âge adulte, elle fraie avec une jeunesse bohème et rebelle qui tourne le dos à la religion, admire les idées des intellectuels français et se grise de la poésie de

SOMMAIRE

Baudelaire et Verlaine. Cette jeunesse, qui compte dans ses rangs les poètes Émile Nelligan et Charles Gill, se réunit au sein d'associations comme l'École littéraire de Montréal, desquelles les femmes sont toutefois exclues (à une exception, dit la biographie: les modèles des peintres du Quartier latin...). Ce qui ne les empêche pas de partager les mêmes idéaux et références intellectuelles que leurs compagnons.

Comme Robertine Barry (Françoise) et Gaëtane de Montreuil, Éva embrasse bientôt le métier de journaliste, qui compte déjà 5 % de femmes. Pour elle, cette occupation « n'est pas un divertissement ou une distraction passagère en attendant le prince charmant. C'est une carrière exigeante et surtout un instrument au service d'un monde meilleur », écrit sa biographe. Un monde meilleur, pense Éva Circé-Côté, en serait un où les idées circuleraient plus librement, où l'instruction viendrait à bout de la misère, où les femmes auraient plus de droits. Comme bibliothécaire, elle milite pour l'achat de livres non recommandables, déplorant qu'« ici, pour être bien vu, il faut dire que Voltaire est un écrivain de bas étage, que Rousseau est un être dépravé, Zola un pornographe, Michelet un historien de second ordre ».

À 34 ans, après avoir connu un franc succès avec sa pièce de théâtre patriotique *Hindelang et De Lorimier*, sur les rébellions de 1837-1838 (dont le texte a malheureusement été perdu), elle marie par amour Pierre-Salomon Côté, un médecin des pauvres, homme de cœur et de progrès, de cinq ans son cadet. Le couple a des fréquentations douteuses, voire gravement amorales aux yeux de l'élite conservatrice et cléricale: des francs-maçons, athées et anticléricaux, un groupe dont Andrée Lévesque fournit une riche description dans sa biographie. À leur contact, Circé-Côté se radicalise. Dans ses articles, elle se prononce contre la peine de mort et pour le retrait du crucifix des cours de justice (!), ne se faisant pas que des amis...



Pour Éva Circé-Côté, le journalisme « n'est pas un divertissement ou une distraction passagère en attendant le prince charmant », écrit Andrée Lévesque.

Ses adversaires conservateurs ont possiblement joué un rôle dans la fermeture précoce du Lycée des jeunes filles, premier établissement québécois d'enseignement supérieur pour filles, qu'elle a fondé en 1908, rue Saint-Denis, à Montréal. Complètement laïque, inspirée des maisons d'enseignement françaises et américaines, cette école offrait divers cours: français, anglais, beaux-arts, musique, danse, sténographie et commerce. L'établissement n'a prodigué son enseignement que pendant deux ans, mais il a fouetté si fort les autorités religieuses qu'elles ont autorisé la création d'un collège classique féminin par la Congrégation de Notre-Dame – qui, lui, survivra.

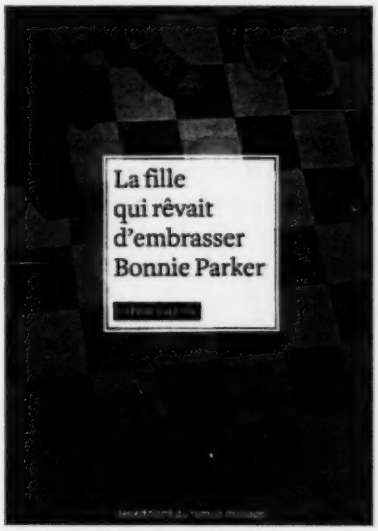
Lorsque son mari meurt à l'âge de 33 ans, Éva choisit de le faire incinérer, une nouvelle pratique jugée barbare, voire diabolique par l'Église. La commotion qui s'ensuit est immense. Les journaux conservateurs se déchaînent, la traitant comme une monstrueuse impie. Ses amis et même des membres de sa famille éprouvent le besoin de se dissocier d'elle, s'excusant publiquement d'avoir suivi le cortège funèbre. Pour le restant de ses jours, un parfum de scandale suivra Éva Circé-Côté, ostracisée par une frange de la société. Comment a-t-elle vécu cette mise au ban? Difficile à savoir, puisqu'elle n'a pas laissé d'écrits personnels. Excepté cinq longues lettres adressées à son ami Marcel Dugas, poète en exil à Paris, qui laissent entendre qu'elle en a souffert. Andrée Lévesque les a retrouvées en plaçant une petite annonce dans *Le Devoir*.

Dans sa brique de 450 pages, l'historienne nous présente un personnage incontournable, dont l'existence jette une lumière nouvelle sur une époque que l'on a crue plus uniformément sombre et étouffante. On pouvait être différente et libre-penseuse dans le Québec du début du 20e siècle, nous montre Éva Circé-Côté. Mais il fallait avoir la couenne assez dure pour en assumer les conséquences. « Ce qui est encore vrai aujourd'hui! » conclut Andrée Lévesque. ::

Andrée Lévesque, *Éva Circé-Côté, libre-penseuse 1871-1949*, Les éditions du remue-ménage, 2010, 478 p.

SOMMAIRE

ADO **ET** GAIE : **DOUBLE DÉFI**



S'il n'est jamais facile de réaliser qu'on est gaie, imaginez lorsqu'on est, en plus, ado. Bien qu'elle ait découvert son homosexualité à l'âge adulte, Isabelle Gagnon a écrit sur ce sujet délicat dans *La fille qui rêvait d'embrasser Bonnie Parker*. Un geste militant posé dans l'espoir d'aider les jeunes à être eux-mêmes, mais surtout, mieux dans leur peau.

Propos recueillis
par Anne-Christine Schnyder

Nina Levinthal

Gazette des femmes : *Pensez-vous qu'il est plus difficile d'accepter son homosexualité à l'adolescence qu'à l'âge adulte?*

Isabelle Gagnon : Je crois que c'est difficile tout le temps, mais l'adolescence est une période complexe, alors ça en rajoute une couche. J'ai moi-même eu une adolescence assez compliquée. Avec le recul, je pense que c'était en partie à cause de mon homosexualité. Je ne savais pas mettre les mots sur ce que je ressentais, mais j'étais déjà bien plus attirée par les filles.

En cette époque où les jeunes osent beaucoup sur le plan sexuel, l'homosexualité est-elle mieux acceptée et moins taboue?

Je me suis posé cette question, car la sexualité est effectivement une préoccupation très présente chez les jeunes. Cependant, je pense que l'homosexualité est toujours un peu compliquée parce que ce n'est pas simplement une question de sexualité, mais également de sentiments. Et ça, ça ne s'apprend pas sur Internet : ce sont des choses qu'il faut vivre, sentir. Oui, les ados parlent beaucoup plus de sexe et je crois que l'image de deux garçons ou de deux filles ensemble choque moins les jeunes qu'il y a 40 ans, mais ça reste délicat.

EXTRAIT

« Pourquoi je ressens de la honte en imaginant deux filles ensemble? Ces images m'attirent autant qu'elles me perturbent. J'ai hâte que tout ce brouillard se lève dans ma tête. Je n'en peux plus d'être dans la confusion, les doutes et la peur. »

SOMMAIRE

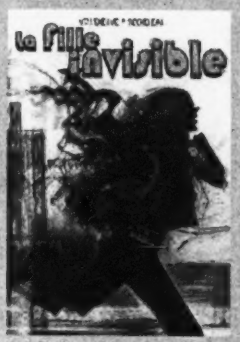
Qu'est-ce qui est le plus difficile pour une ado confrontée à l'éventualité d'être lesbienne? Se l'avouer à soi-même, l'avouer aux autres, ou bien constater les conséquences sur son entourage?

C'est un peu tout ça, mais le plus dur, c'est vraiment de s'accepter soi-même. C'est aussi pour ça que j'ai écrit ce livre. Au début, il y a, je ne dirais pas de la honte, mais le sentiment qu'on est différente alors qu'on ne choisit pas de l'être. C'est dur à vivre. Après, quand on s'accepte soi-même, on peut affronter les autres, l'extérieur. Tant qu'on ne s'accepte pas, c'est difficile de s'assumer, d'être soi-même. Beaucoup de gens optent d'ailleurs pour une double vie.

C'est un peu le cas de votre héroïne, qui veut vérifier si elle est vraiment lesbienne en couchant avec un garçon. Mais peut-être le fait-elle aussi pour rester dans le rang?

Oui, il y a de ça et aussi parce que, comme tous les ados, mon héroïne veut être pareille aux autres. Dans notre société, on ne nous apprend pas très jeune qu'on peut être différent ou différente. Traditionnellement, on demande aux jeunes filles si elles ont un petit copain, aux garçons s'ils ont une copine… Alors, quand on croit qu'on est lesbienne, on se questionne : « Est-ce que je me trompe? Suis-je vraiment si différente que ça? » Avec ce livre, je souhaite démystifier l'homosexualité chez les jeunes. J'ai également beaucoup pensé aux parents en l'écrivant, car leur acceptation est très importante pour les ados.

Isabelle Gagnon, *La fille qui rêvait d'embrasser Bonnie Parker*, Les éditions du remue-ménage, 2010, 120 p.



Maladie **mangeuse de chair**

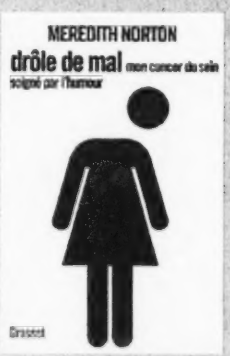
Souvent mal dans leur peau, ne sachant trop que faire avec leur anatomie qui se transforme, se trouvant toujours trop grosses en cette ère où le paraître prime l'être, certaines ados tentent de prendre les rênes de leur existence en contrôlant leur corps. Et, d'un repas sauté à l'autre, s'engagent dans la spirale infernale de l'anorexie mentale. Éducative, mais pas barbante ni moralisatrice, cette BD nous plonge au cœur de cette maladie « mangeuse de chair ». Pour la réaliser, l'auteure Émilie Villeneuve et l'illustratrice Julie Rocheleau ont bénéficié des conseils du Dr Jean Wilkins, spécialiste des troubles de l'alimentation à l'hôpital Sainte-Justine. Une excellente façon de sensibiliser les adolescentes, mais aussi leur entourage, à l'anorexie mentale, à ses causes (certaines idées reçues en prennent pour leur rhume) et à ses conséquences.

Émilie Villeneuve et Julie Rocheleau, *La fille invisible*, Glénat Québec, 2010, 48 p.

Alerte femmes à Vancouver

Sans que la police en fasse cas, des dizaines de jeunes femmes disparaissent dans le Downtown Eastside, aussi surnommé Skid Row, le pire quartier de Vancouver. Normal : ce sont des prostituées, des junkies, Indiennes pour la plupart [NDLR : il s'agit en fait d'Amérindiennes, mais nous reprenons le terme utilisé par l'auteure]. En d'autres termes, elles sont une quantité négligeable. Mais Wayne, l'ami de Sarah de Vries, l'une des disparues, ne l'entend pas de cette oreille. Après avoir essayé en vain d'alerter les autorités, il ameute les médias et la population jusqu'à ce que les choses bougent. Jusqu'à ce que, 69 disparues plus tard, le meurtrier soit enfin arrêté. Basé sur la sordide et récente affaire Pickton, l'une des pires tueries en série d'Amérique du Nord, ce roman dénonce l'indifférence dont ces femmes ont été victimes, leur rend hommage, mais s'avère aussi un vibrant appel au secours, car de jeunes Indiennes continuent de disparaître, d'être assassinées à Skid Row.

Élise Fontenaille, *Les disparues de Vancouver*, Grasset, 2010, 200 p.



Guérir de rire

Apprendre, à 34 ans, que l'on est atteinte d'une forme rare et agressive de cancer du sein et que nos chances de survie sont de l'ordre de 40 % aurait de quoi abattre n'importe laquelle d'entre nous. Mais c'est mal connaître Meredith Norton, l'auteure de ce récit. Plutôt que de s'avouer vaincue, la jeune femme, fraîchement mariée et mère d'un petit garçon, décide de se battre contre la maladie. Avec succès! Ses armes : l'humour et l'envie de vivre. Poignant, son témoignage se distingue du discours habituellement véhiculé sur cette terrible maladie. Meredith dit « les vraies affaires », sans détour. Elle n'embellit pas le tableau, parle des effets secondaires (souvent très désagréables) de ses traitements, des changements physiques et psychologiques qu'elle subit, des répercussions sur son humeur et sur ses relations avec son entourage. Le tout avec une si belle autodérision que c'en est presque rafraîchissant, malgré le sujet. Fort utile si l'on doit traverser cette épreuve.

Meredith Norton, *Drôle de mal. Comment je me suis guérie par l'humour*, Grasset, 2009, 320 p.

SOMMAIRE

Où sont les femmes?

Chaque année, le gouvernement décerne l'Ordre national du Québec à des citoyens et des citoyennes qui, par leurs découvertes, leur œuvre ou leur action, ont fait « honneur au peuple du Québec ». Le premier ministre confère ainsi à des personnalités émérites le titre de grand officier ou de grande officière, d'officier ou d'officière, de chevalier ou de chevalière de l'Ordre. En un peu plus de 25 ans, une majorité d'hommes ont reçu cette distinction; les femmes comptent pour seulement 27 % des membres de l'Ordre national. En vue des nominations de 2011, le Conseil du statut de la femme s'associe avec enthousiasme à l'Ordre national afin de hausser le nombre de candidatures féminines pour voir augmenter le nombre de femmes honorées. L'appel de candidatures public se tiendra entre la mi-septembre et la mi-novembre. À la suggestion du Conseil, vous êtes donc invitées à ouvrir grand vos yeux pour repérer des femmes de votre entourage dont les réalisations ont marqué le Québec de façon exceptionnelle ou ont contribué au développement et au rayonnement de la province, quel que soit le secteur d'activité. Ne vous restera ensuite qu'à proposer leur candidature.

POUR PLUS D'INFO :
www.ordre-national.gouv.qc.ca

Projet de loi nº 94 : un premier pas seulement

En mars dernier, le gouvernement a déposé le projet de loi nº 94, Loi établissant les balises encadrant les demandes d'accommodement dans l'Administration gouvernementale et dans certains établissements, après avoir consulté le Conseil sur une partie du projet avant sa présentation publique. Le projet de loi, qui rejoint l'une des recommandations formulées par le Conseil dans son avis *Droit à l'égalité entre les femmes et les hommes et liberté religieuse* (2007), est fondamental et essentiel. Il permet d'adopter des moyens concrets afin que le droit à l'égalité soit considéré et respecté chaque fois que des demandes d'accommodement pour des motifs religieux sont examinées par l'État. Par ailleurs, le terme *accommodement raisonnable* est défini pour la première fois dans une loi qui servira d'éclairage aux tribunaux. Ce projet de loi est le premier pas vers une prise de position et l'élaboration des valeurs communes de l'État.

Toutefois, le Conseil considère que le projet de loi nº 94 ne permet pas de faire l'économie d'un débat de fond sur la laïcité au Québec. Il fera prochainement connaître sa position et ses recommandations détaillées dans un avis sur la laïcité des institutions publiques.

Patrice Gagnon

Départ à la retraite de **Francine Lepage**

Le Conseil tient à saluer les 32 ans de loyaux services de l'agente de recherche Francine Lepage, qui a pris sa retraite en juin. Francine aura laissé une empreinte immuable au sein de l'organisme, de même que dans la tête et le cœur des gens qui l'ont côtoyée. Passionnée et engagée, elle s'est dévouée en portant haut le flambeau de la cause des femmes : elle est l'auteure de 98 documents (avis, recherches, études, etc.) produits par le Conseil. Le poids de ses travaux, qui ont abordé des dizaines de points chauds de l'actualité et de sujets importants pour les droits des femmes, a eu une influence marquée pour le Conseil. Au fil des ans et des présidentes qui se sont succédé, Francine a toujours su s'adapter et apporter sans répit sa contribution à l'avancement des conditions de vie des femmes. Encore une fois, Francine, merci pour tout!

SOMMAIRE

LUCE TREMBLAY-GAUDETTE*

La grande révélation

Jacques Nadeau

Longtemps, j'aurai retenu les clichés. Les brassières qui brûlent, les poils qui frisent, la colère.

Longtemps, j'aurai roulé des yeux, soupiré « Encore ça! » à l'écoute des histoires de ma mère sur la *gang* de filles avec qui elle a lutté pour le droit à l'avortement libre et gratuit, l'égalité entre les sexes. Pas qu'elles revenaient souvent, ces histoires. Pas qu'elles imposaient leur morale non plus. Simplement, il y avait un malaise. Comme beaucoup de femmes nées au Québec dans les années 1980, j'avais envie de dire à ma mère : « C'est vraiment bien tout ça, bravo et merci, mais aujourd'hui, ce n'est plus nécessaire… Alors si on parlait d'autre chose, maintenant? »

Puis, un soir, j'ai vu les choses différemment.

C'était le 9 mars 2010.

J'étais au Lion d'or pour photographier l'événement Amours et autres soulèvements, un hommage à l'écrivaine et militante féministe Hélène Pedneault, décédée en 2008. Une dizaine d'artistes lisaient des extraits de ses textes, drôles, touchants, engagés, c'était selon, mais souvent tout à la fois.

Devant la scène, j'essayais de me faire toute petite, de ne pas déranger ces gens dans la foule qui riaient, qui lâchaient des soupirs l'air de dire « Sacrée Hélène! »; ces gens qui l'avaient lue, côtoyée, aimée. Ces gens comme cette femme qu'on m'a présentée à la fin du spectacle, qui s'est excusée de ses yeux bouffis, et qui m'a dit : « C'était mon amie, j'ai pleuré tout le long. »

J'essayais comme je pouvais, mais ma caméra faisait clic, clic, clic, clic aussi fort que d'habitude, comme s'il n'était pas en train de se passer quelque chose de spécial et de collectif, de cérémoniel, on aurait dit. Il n'y avait peut-être que moi pour m'en faire avec cette agression sonore. Il n'y avait peut-être aussi que moi qui, trop occupée à *regarder* le spectacle, manquais une phrase sur deux, en me répétant : « Luce, faut que tu lises Pedneault! »

Mais j'ai distinctement entendu celle-ci : « Être féministe, c'est croire que les femmes ont le choix de faire ce qu'elles veulent de leur vie. Si c'est de rester à la maison avec leurs cinq enfants, eh bien… » Eh bien... je ne me souviens pas des mots exacts, mais vous comprenez l'idée.

Le 9 mars dernier, j'ai découvert que j'étais féministe.

J'en ai par la suite parlé à mon copain, qui m'a rétorqué : « Ben, tant qu'à ça, moi aussi je suis féministe. »

« Ex-ac-te-ment », que je lui ai répondu.

Il ne s'attendait pas à ça. On n'a rien dit pendant quelques secondes. Un étrange terrain d'entente entre les deux sexes, quand on y pense. Un féminisme tout en douceur. Du genre à pouvoir se faire commanditer par une marque de savon.

Bon, Hélène Pedneault, elle était bien des choses. Puis, la douceur, à ce que j'ai compris, n'était pas sa principale qualité. Et parce que parfois je m'écoute quand je me donne des ordres, j'ai commencé à lire ses *Chroniques délinquantes*, parues dans feu le magazine *La vie en rose*. Jusqu'à maintenant, je la trouve encore drôle, touchante et engagée. Ça doit être parce qu'on s'entend bien, entre féministes… ::

* Luce Tremblay-Gaudette est photographe et auteure-compositrice-interprète. Elle tient le blogue *La liste d'épicerie* depuis 2008.

PLUS D'INFO

www.lucetg.com
www.lucetg.wordpress.com

SOMMAIRE

La *Gazette des femmes* s'intéresse à la réalité des femmes actuelles et aux défis auxquels elles font face.

Notre publication souhaite susciter la réflexion en proposant des débats sur des sujets connus et controversés, des dossiers d'envergure, des reportages des quatre coins de la planète, des entrevues avec des femmes et des hommes qui ont des idées pour réussir à édifier une société égalitaire pour toutes et tous.

Servez-vous de cet outil pour relayer les valeurs d'égalité entre les sexes !

:: Gazette DES FEMMES

Inscrivez-vous à la liste d'envoi au

www.placealegalite.gouv.qc.ca

La *Gazette des femmes* est publiée **gratuitement** cinq fois par année et est accessible en tout temps sur Internet.